



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

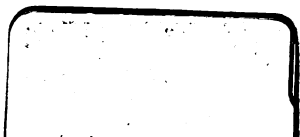
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

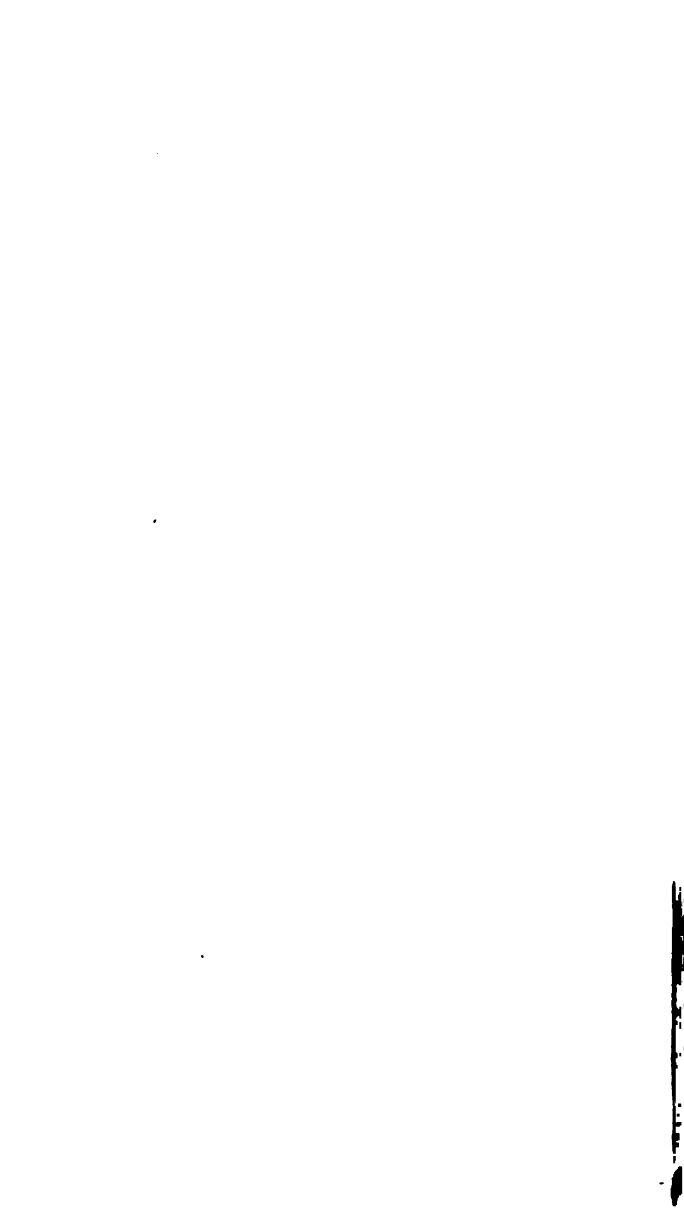


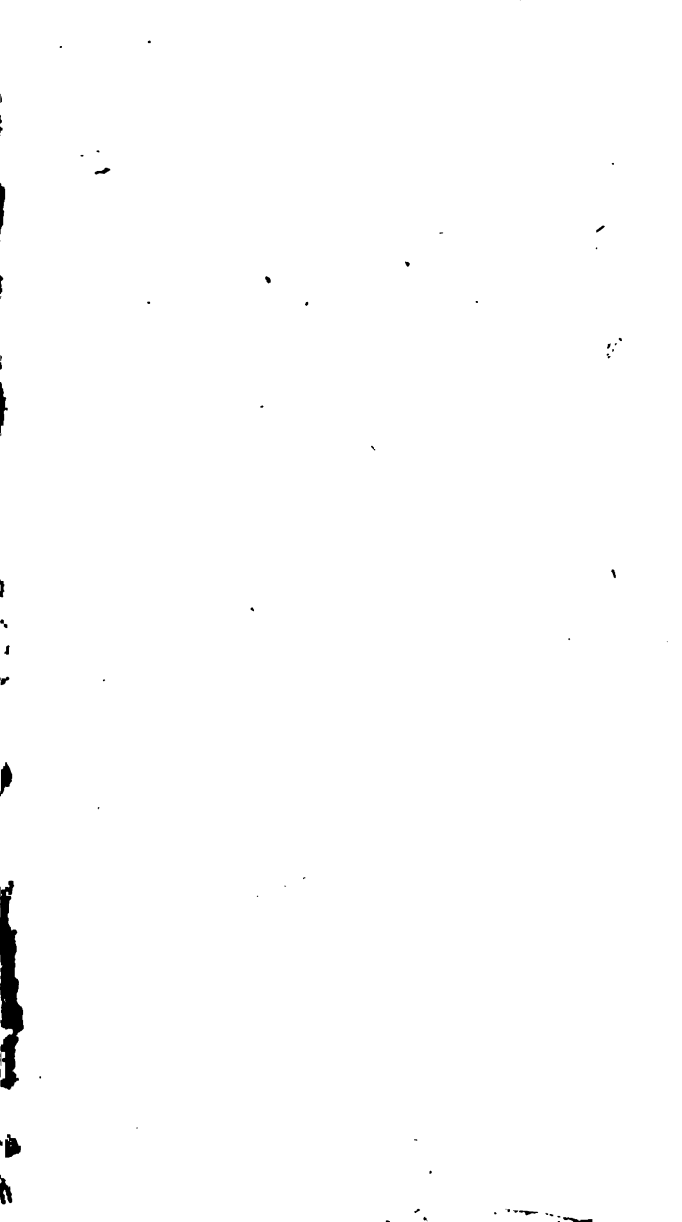


UNS 105 E 34













D E N I S  
L E T Y R A N ,  
T R A G E D I E

Par M. M A R M O N T E L.

Représentée par les Comédiens Ordinaires du  
Roy aux mois de Février & Mars 1748. &  
remise au Théâtre aux mois de Novembre &  
Décembre de la même année.

---

---

*Le prix est de trente sols.*

---

---



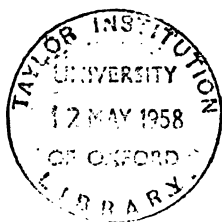
A P A R I S ,

Chez SEBASTIEN J O R R Y , Imprimeur-Libraire,  
Quai des Augustins, près le Pont S. Michel,  
aux Cigognes.

---

M. D C C. X L I X.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*





E P I T R E  
A M O N S I E U R  
D E V O L T A I R E ,  
*Gentilhomme Ordinaire du Roi , Histo-  
riographe de France , & l'un des  
Quarante de l'Académie Françoise.*



ES Amis des beaux Arts, ami  
tendre & sincere,  
Toi, l'Ame de mes Vers, ô mon  
guide ! ô mon pere !  
(Car ce nom t'est bien dû : mon  
cœur me l'a dicté,

Et de tes sentimens il peint seul la beauté.)  
Le tribut d'un talent que ta voix fit éclore,  
M'acquitte auprès de toi bien moins qu'il ne  
m'honore.  
L'on sçaura que sur moi tu tournas ces regards  
Qui d'un feu créateur animoit tous les Arts :  
L'on sçaura qu'au sortir des mains de la Nature,  
Inculte, languissant dans une nuit obscure,

Mais épris de tes Vers, par ta gloire excité,  
 Je t'appellai du fonds de mon obscurité;  
 Que mes cris de ton cœur réveillant la tendresse,  
 Tes bras tendus vers moi reçurent ma jeunesse;  
 Qu'à penser, à sentir par tes leçons instruit,  
 Dans la Cour d'Apollon sur tes pas introduit,  
 Adopté pour ton Fils au Temple de Mémoire,  
 Sur moi tu fis tomber un rayon de ta gloire.

Que j'aime à me flatter qu'un si beau souvenir  
 Ira peindre ton ame aux siècles à venir!

Oui, de l'humanité cette touchante image  
 Des pleurs de nos Neveux doit t'assurer l'hommage.

» Il n'est plus, disant-ils. O destins! & regrets!

» Heureux son siècle! heureux qui put le voir de  
 » près!

» Heureux surtout l'ami qui choisi par l'estime,

» Et de ses sentimens dépositaire intime,

» Put lire dans son cœur & penser d'après lui!

» Modèle des talens, il en fut donc l'appui,

» Et la vertu qu'il peint avec des traits de flâme,

» Ainsi qu'en ses Ecrits régna donc en son ame!

Pour moi, que l'on eût vu dans la foule oublié,

Je te devrai bientôt l'honneur d'être envié:

De quelques traits de feu si mes Vers étincellent,

Si d'un pinceau hardi les touches s'y décelent;

Ce sont d'heureux larcins qu'à son maître il a faits,

Dira-t'on, oui: ma gloire est un de tes bienfaits,

## E P I T R E.

v.

Elle m'en est plus chere. Est-il un cœur sensible  
Pour qui ce noble aveu fut un devoir pénible ?  
Oui , lorsque mon esprit foible & timide encor ,  
Osa jusqu'au Théâtre elever son effor ;  
C'est toi qui l'appellois du bour de la carriere.  
Il puisa dans ton sein la force & la lumiere ;  
Et quand la même ardeur cesse de l'animer ,  
Dans sa source féconde il va la ralumer.  
Puiser dans tes écrits l'yvresse du génie ,  
Y former mon oreille à ta noble harmonie ,  
Et dans ce labyrinthe où l'Art sçait se cacher ,  
Epier le secret de peindre & de toucher :  
C'est avec tes Rivaux un droit que je partage.  
Mais voir en liberté ton ame sans nuage ,  
Epurer ma pensée au feu de ses rayons ,  
Voir broyer tes couleurs & tailler tes crayons ,  
Manier ces ressorts dont le jeu nous étonne ;  
Voilà le droit flatteur que l'amitié me donne.  
Amitié , doux lien , digne appui des vertus ,  
Viens , relève les Arts sous l'envie abbatu.  
Qu'à ta voix de son joug les Muses s'affranchissent.  
Du commerce des cœurs les esprits s'enrichissent ,  
Et comme eux à l'envi l'un dans l'autre épanchés  
Mèlent en s'unissant tous leurs trésors cachés.

Vous qui vous disputez le sommet du Parnasse  
Vous voyez les rayons qu'un verre ardent ramasse.

Sans chaleur, sans éclat avant que de s'unir :  
 Dans leur brulant foyer qui peut les soutenir ?  
 L'airain coule, enflamé des traits de leur lumière,  
 Le diamant dissous est réduit en poussière ;  
 Tel seroit sur les cœurs , si vous l'aviez voulu ;  
 De vos talents unis le pouvoir absolu.  
 Et que peut contre vous le vulgaire indocile ?  
 Vous préparez le fiel que sur vous il distille,  
 Prêt à vous adorer , si vous vous respectiez ,  
 Vous le verriez fléchir & ramper à vos piés.  
 Pour son orgueil malin quels plus charmants spectacles

Que les divisions qui troublent les Oracles ?  
 Ainsi la Grèce impie aimoit à voir ses Dieux ,  
 Au gré de son Poëte, inconstants, vicieux :  
 Ceux-ci d'un ravisseur embrassant la querelle ,  
 Ceux-là vangeant l'époux d'une femme infidelle  
 Dans des combats honteux se mêler aux mortels  
 Et de leurs propres mains renverser leurs autels.

Toi, qui dans l'ennemi que tes succès aigrissent  
 Distingues le talent des mœurs qui le flétrissent ,  
 Toi , dont le cœur sensible & né pour l'amitié  
 Aux fureurs de l'envie oppose la pitié ;  
 Ne verrons-nous jamais des enfans du génie  
 En un trésor commun la gloire réunie ,  
 Et les talents amis dans leur rivalité  
 L'un l'autre se pousser vers l'immortalité ?

De cet accord heureux tu goûtas les délices ,  
 Tandis qu'à la vertu les destins plus propices  
 Laisserent parmi nous ce Socrate nouveau  
 Dont tes larmes encore arrosent le tombeau ,  
 Ce ( a ) Vauvenargue enfin qui fit voir à la terre

\* Il étoit natif de Provence & d'une Famille distinguée par sa noblesse. Il embrassa d'abord le parti des armes & servit quelques années Capitaine dans le Régiment du Roi. Les Officiers de ce Corps heureusement capables d'apprécier ce rare mérite , avoient conçu pour lui une si tendre vénération , que je lui ai entendu donner par quelques-uns d'entr'eux le respectable nom de pere.

Les fatigues de la campagne de Bohême avoient dérangé la santé de M. de Vauvenargue au point de le mettre hors d'état de servir. Alors son zèle pour sa Patrie tourna ses vûes du côté des Négociations. Une étude assidue, les réflexions profondes dont il s'étoit nourri & la prodigieuse étendue de son génie le mirent bientôt en état de se présenter au Ministère. Ses services furent acceptés, & en attendant le moment d'être employé, il se retira dans le sein de sa famille pour s'y livrer plus paisiblement au nouveau genre de travail qu'il venoit d'embrasser. Ce fut là que la petite vérole mit le comble à ses infirmités. Défigurée par les traces qu'elle avoit laissées, attaquée d'un mal de poitrine qui l'a conduit au tombeau & presque privé de la vue, il se vit obligé de remercier le Ministère des devoirs qu'il avoit sur lui. Mais au milieu des douleurs il ne put renoncer au désir d'être utile aux hommes. L'étude de la Philosophie , c'est-à-dire, de l'ame , occupa ses dernières années. Le Livre de l'*Introduction à la connoissance de l'esprit humain* a été le fruit de cette étude , monument précieux qu'on peut appeller le triomphe de la raison, du génie , & de la vertu , & où l'on voit que personne ne mérita mieux que lui cet éloge qu'il adresse lui-même à M. de Fénelon.

„ Quelle bonté de cœur , quelle sincérité se remarquent  
 „ dans tes Ecrits ! Quel éclat de paroles & d'images !  
 „ Qui sema jamais tant de fleurs dans un style si naturel ,  
 „ si mélodieux & si tendre ? qui orna jamais la raison  
 „ d'une si touchante parure ? Ah ! que de trésors , d'a-  
 „ bondance , dans ta riche simplicité !

Un juste dans le monde, un sage dans la guerre,  
 Un cœur stoïque & tendre & qui maître de lui.  
 Insensible à ses maux sentoit tous ceux-d'autrui.  
 Je vous vis l'un de l'autre admirateurs sincères-  
 Confidens éclairés & critiques sévères  
 Vous exercer dans l'art ingrat & genereux  
 De rendre les humains meilleurs & plus heureux.  
 Tendre abrisseau, planté sur la rive féconde  
 Où ces fleuves mêloient les trefors de leur onde,  
 Mon esprit pénétré de leurs suc's nourrissants  
 Sentoit développer ses rejettons naissants

Un petit nombre d'Amis firent toute la consolation dans ses souffrances. Il connoissoit le monde, & ne le méprisoit point. Ami des hommes, il mettoit le vice au rang des malheurs, & la pitié tenoit dans son cœur la place de l'indignation & de la haine. Jamais l'Art & la Politique n'ont eu sur les esprits autant d'empire que lui en donnoient la bonté de son naturel, & la douceur de son éloquence. Il avoit toujours raison, & personne n'en étoit humilié. L'affabilité de l'Ami faisoit aimer en lui la supériorité du Maître.

*L'indulgente vertu nous parloit par sa bouche.*

Doux, sensible, compatissant, il tenoit nos ames dans ses mains. Une sérénité inaltérable déroboit ses douleurs aux yeux de l'amitié. Pour soutenir l'adversité, l'on n'avoit besoin que de son exemple; & témoin de l'égalité de son ame, on n'osoit être malheureux auprès de lui.

Plus il se vit près de son terme plus il se hâta de mettre à profit des moments qui lui échappoient; les derniers de sa vie ont été employés à perfectionner son livre, & il est mort avec la constance & les sentiments d'un Chrétien Philosophe dans le sein de la paix & dans les bras de ses amis.



**E P I T R E.** ix

Quand la mort. . . . O douleur ! O perte irréparable !

O jour funeste au monde, & pour nous lamentable !

Le flambeau de l'esprit, le temple des vertus,

L'exemple des amis, Vauvanargue n'est plus :

C'est à toi, Peintre né des Héros & des Sages,

C'est à toi de tracer aux yeux de tous les âges

L'ame de ce Mortel trop peu connu du sien,

L'éloge de son cœur fera celui du tien.

Fais revivre pour moi la moitié de toi-même.

J'eus deux amis en vous ; l'un d'eux respire & m'aime ;

Seul il peut remplacer celui que j'ai perdu.

Redouble ta tendresse, il me fera rendu.



# V E R S

## A Mademoiselle CLAIRON

**F**ille des Arts, ô toi que la Muse du chant  
Aux vœux de Melpomène en pleurant a cédée,  
Toi dont l'ame au Grand décidée

Passe avec tant de feu du terrible au touchant ;  
Fière & sensible Electre , implacable Médée,  
CLAIRON ( car ce nom seul nous présente l'idée  
Des graces , des talents , du goût & des appas )  
Qu'aisément à la gloire on vole sur tes pas !

La critique devient muète  
Devant l'Auteur que tu conduis ,  
Et des cœurs par ta voix séduits.  
L'erreur attribué au Poète  
L'émotion que tu produis.  
Des Elèves de Melpomène  
Ainsi ton art est le soutien ,  
Ainsi j'ai brillé sur la scène ,  
Et mon triomphe étoit le tien.

Je n'abuserai plus d'un injuste partage ,  
Mon essai voit le jour : le Lecteur détrompé  
Sur l'Actrice bientôt va tourner un suffrage  
Que l'Auteur avoit usurpé.

Ta voix d'accord avec ton ame ,  
Ton front , trône de la fierté ,

Tes yeux où tout se peint avec des traits de flamme  
Répandoient sur mes vers un éclat emprunté.  
Tu les vois dépouillés de la noble parure  
Dont les plus durs Censeurs se laissoient éblouir.  
Le charme est dissipé. Ta gloire en est plus pure ,  
La mienne va s'évanouir.

Que dis-je ? à tes succès l'amitié m'associe ;  
J'en partage avec toi l'éclat & les douceurs,  
Heureux si le sort d'Aretie  
Intéresse ton zèle au destin de Tes sœurs !  
Et ne dédaigne point une Muse timide.  
Il est beau d'égaliser cette chaleur rapide,  
Qui des feux de Camille a peint l'emportement,  
La vertu de Pauline, & ses tendres alarmes,  
Eriphile en fureur, Alzire dans les larmes,  
Ariane mourante aux pieds de son amant ;  
Mais, crois-moi, ce succès dont ton ame est éprise,  
S'affoiblit du tribut que l'Auteur en retient.

Dès que son talent te soutient,  
Quel que soit ton effort, on le voit sans surprise.  
Qu'il est bien plus flatteur d'appuyer nos essais !  
Créer est ton partage, & voilà le prestige  
Qui te signale aux yeux du Parterre Français.

Lui plaire est sans doute un succès,  
Mais le séduire est un prodige.

Poursuis, fais rejaillir sur moi  
La faveur d'un Public de ton art idolâtre,  
Brille, enchaîne les cœurs, & surtout souviens-  
toi

Que tu dois rendre un jour Lecouvreur au Théâtre.

De tes seuls attraits enchanté,  
Qu'un Enfant de la Volupté  
T'invite à voler à Cythère ;  
Pour-moi, de tes talents admirateur austère,  
Je t'invite à courir à l'Immortalité,



# ACTEURS.

DÉNIS, Tyran de Siracuse ,	<i>M. Ribou.</i>
DENIS LE J. fils du Tyran ,	<i>M. Grandval.</i>
DION, Seigneur de la Cour ,	<i>M. Sarazin.</i>
ARETIE, fille de Dion ,	<i>Mlle. Clairon.</i>
THEODORE ,	<i>Mrs. { Dubois.</i> <i>          { Dubrenil.</i>
PHILOXENE ,	
DAMOCLES , Confident de Denis le Tyran ,	<i>M. Logrand.</i>
GARDES.	

---

*La Scene est à Siracuse , dans la Salle des  
Conseil de Denis.*



# DENIS LE TYRAN,

TRAGÉDIE.



## ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENIS LE TYRAN, *seul.*



Veugle ambition, cruelle Politique,  
Invincibles attraits d'un pouvoir  
tyrannique,

Dans quel gouffre de maux vous  
m'avez entraîné !

Déchiré de remords, d'horreurs environné,

Chargé du poids affreux de la haine commune,

Le vice m'est suspect ; la vertu m'importune ;

Loin de moi, fuit l'honneur, la foi, la vérité ;

Et dans le crime seul je vois ma sûreté.

Je ne puis m'attacher que des cœurs mercenaires,

De mes cruels desseins instrumens nécessaires :

A

**DENIS LE TYRAN,**  
C'est dans leurs mains, ô Ciel ! que mon sort est  
remis.  
Quelle honte ! ô Tyrans ! ce sont-là vos Amis.

---

## SCENE II.

**DAMOCLES. DENIS LE TYRAN,**

**DAMOCLES.**

**S**eigneur, calmez l'effroi dont votre ame est trou-  
blée.

Vos ordres sont donnés, la garde est redoublée.  
Mais au sein du repos quelle horreur vous pour-  
suit ?

Envain le jour succède aux ombres de la nuit,  
De vos ennuis secrets rien n'adoucit l'atteinte.  
Qui peut tout, connoît-il les desirs, ou la crainte ?

**DENIS.**

Dans le cœur d'un Tyran peux-tu chercher la paix ?

**DAMOCLES.**

Et qui peut la bannir du vôtre ?

**DENIS.**

*Mes forfaits.*

Car enfin Damoclès du fiel qui me consume  
Je veux bien dans ton sein épancher l'amertume.  
Nos périls sont communs, dès longtemps abhorré,  
Pour toi, si tu me perds, tout est désespéré.

## TRAGÉDIE.

Tu connois mes fureurs : complice de mes crimes,  
Compte, si tu le peux, le nombre des victimes,  
Dont le sang cimentra le trône où tu me vois.  
Foulant aux pieds les Dieux, la Nature, les lois ;  
Tout, jusqu'à mes vertus, tient de la tyrannie.  
Les Dieux semblent laisser ma fureur impunie ;  
Mais, hélas ! ils en ont empoisonné les fruits,

### DAMOCLÈS.

Vous seul, vous vous plaisez à nourrir vos en-  
nuis.  
S'il est des Dieux vengeurs, ils confondent le crime.  
Votre grandeur subsiste, elle est donc légitime.

### DENIS.

Son éclat t'éblouit. J'excuse ton erreur.  
Mais si tes yeux pouvoient en pénétrer l'horreur,  
Tu ne l'envierois point. Un tel aveu t'étonne,  
Damooclès. Pour sentir le poids d'une Couronne,  
Il faut la soutenir. La pourpre des Tyrans  
Cahe des cœurs rongés de remords dévorans.  
Dans le trouble cruel où se plonge mon ame,  
Ami, je ne vois plus que le fer & la flâme,  
Mon Palais chancelant sous ses toits embrasés ;  
Mes pâles défenseurs à mes yeux écrasés,  
Moi-même dans les fers, suivi de mes complices,  
Conduit par mes sujets aux plus honteux supplices,  
Sanglant, percé de coups, dans la fange traîné,  
Expirant sous les pieds de ce Double effréné ;

Ce sont là les objets, dont l'image effrayante  
 A mes yeux éperdus est sans cesse présente.  
 La Garde qui m'entoure & veille auprès de moi,  
 L'Esclave qui me sert, m'inspirent de l'effroi.  
 De funestes besoins à tout moment m'exposent :  
 Vainement au sommeil mes allarmes s'opposent ;  
 Je soulage en tremblant & ma soif & ma faim ;  
 Et crains jusques à l'air qui passe dans mon sein.  
 Ce sont-là ces grandeurs que j'ai tant poursuivies ;  
 C'est-là ce rang superbe, Ami, que tu m'envies,  
 Rang que j'ai peu connu, précipice glissant,  
 Fatal par sa hauteur à qui même en descend,

## D A M O C L E S.

Hé quoi ! voudriez-vous renoncer à l'Empire ?

## D E N I S.

Y renoncer ! O Ciel ! Ami, qu'oses-tu dire ?  
 Ah, que tu connois mal un cœur ambitieux !  
 Je suis puissant du moins, si je suis odieux.  
 Le sort d'un vil Esclave au mien est préférable.  
 Mais avant de quitter ce fardeau qui m'accable,  
 Quels que soient les remords dont je me sens  
 troubler,  
 Il n'est point d'attentat qui me fit reculer.

## D A M O C L E S.

Jouissez donc, Seigneur, d'un destin plus paisible.  
 Syracuse est tranquille, & ce bras invincible



## TRAGÉDIE:

Lui servant de rempart contre ses Ennemis,  
Dans une douce paix tient les cœurs endormis.

### D E N I S.

C'est cette même paix qui cause mes allarmes.  
Je ne puis reposer qu'à l'ombre de mes armes.  
Dans ce calme trompeur, quand tout subit ma loi,  
Le glaive de la mort est suspendu sur moi.  
La guerre, qu'avec soin sans cesse je rallume,  
Ne flatte mon espoir, qu'autant qu'elle consume  
Le sang des Citoyens à ma perte obstinés.  
Leurs malheurs à mon char les tiennent enchaînés ;  
Mais un succès constant ranime leur audace.  
L'on m'implore, vaincu ; vainqueur, l'on me menace.

Mes triomphes pour moi sont un nouveau danger,  
Et j'ai pour Ennemis ceux que j'ai sçu vanger.  
Ainsi l'effroi me suit au sein de la victoire,  
Et mêle ses serpens aux palmes de la gloire.

### D A M O C L E S.

N'avez-vous point, Seigneur, dans d'éternels combats

Un moyen d'affoiblir, d'accabler ces Ingrats ?  
De ce Peuple rebelle étouffez la furie,  
Et d'un sang ennemi purgez votre Patrie.

### D E N I S.

Et comment l'épuiser ? Dans le sein des parens  
Les enfans ont sucé la haine des Tyrans.

6 DENIS LE TYRAN,

Cette haine en tous lieux me poursuit, m'envi-  
ronne.

S'il falloit immoler tous ceux que je soupçonne,  
Damoclès, dans mon sang je tremperois ma main.  
Oui, mon fils m'est suspect. Né d'un pere inhu-  
main,

Je me flattois en lui de me voir reproduire;  
Mais moins il me ressemble, & plus il peut me  
nuire.

Il gagne tous les cœurs. Peu jaloux des vertus  
Que le Vulgaire admire, & qu'il craint encor  
plus,

Qui d'un heureux Guerrier ne font qu'un Roi  
terrible,

Il a sçu réunir dans une ame sensible  
Cette clémence auguste, & cette Majesté,  
Par qui, sans être craint, on est plus respecté.  
Ami, te le dirai-je? Au milieu des allarmes,  
Sur ses premiers lauriers j'ai vu couler ses larmes:  
Il est, dans le péril, ardent, plein de valeur;  
Mais la victoire éteint cette aveugle chaleur;  
A ces transports fougueux la clémence succède:  
Il n'a plus d'ennemis au moment qu'on lui cède.  
C'est par là qu'à mes loix j'asservis ces Etats;  
C'est par là qu'il séduit le peuple & les soldats,  
D'autant plus dangereux, qu'il tient de la nature  
Ce qui ne fut en moi qu'une heureuse imposture.

TRAGÉDIE.

7

On le connoît , on l'aime ; il peut vouloir régner.

D A M O C L E S.

De ces murs cependant prêt à vous éloigner ,  
Vous livrez en ses mains une puissante armée.

D E N I S.

D'Esclaves , d'Etrangers , tu sçais qu'elle est for-  
mée.

Ils me sont tous vendus.

D A M O C L E S.

Ils peuvent vous trahir.

Leur Chef , par ses bienfaits sçaura les éblouir ,  
Et du riche butin , que lui promett l'Epire ,  
Acheter leur secours , & peut-être l'Empire.

---

S C E N E I I I.

DENIS LE JEUNE. DENIS LE  
TYRAN. DAMOCLES.

D E N I S.

**A** Pprochez.

D E N I S L E J.

( à part. )

Je m'expose au plus cruel refus ,  
N'importe.

D E N I S.

En m'abordant , vous paroissez confus ,

A iij

**DENIS LE TYRAN,**

Prince.

**DENIS LE J.**

De vos projets spectateur immobile ;  
Je dois rougir , Seigneur , de vous être inutile.  
Déjà l'Epire tremble , à l'aspect des vaisseaux  
Qui vont , pour l'attaquer , s'élançer sur les eaux  
Heureux , qui tentera cette vaste conquête !

**DENIS.**

Ce laurier immortel auroit ceint votre tête ;  
Mais de mille périls ce dessein traversé ,  
Mon fils , demande un Chef dans la guerre exercé :  
Les dangers , les revers , l'abus de la victoire ,  
Tout allarme mon cœur , jaloux de votre gloire.

**DENIS LE J.**

Vous m'avez vû , Seigneur , servir sous vos dra-  
peaux.

**DENIS.**

Oui , j'applaudis moi-même à vos premiers tra-  
vaux :

Mais l'art de commander demande un long usage :  
Votre valeur n'a pas reçu le frein de l'âge.

**DENIS LE J.**

Mille Héros , fameux par des faits éclatants ,  
Ont commandé plutôt & servi moins long-  
temps.

Vous-même , dont le nom sera mis dans l'His-  
toire ,

A côté de ces noms consacrés par la gloire ,

TRAGÉDIE: 9

L'on vous vit , jeune encor , vous couvrir de  
lauriers.

Non , que je me compare à ces fameux guerriers:  
Le Ciel , dont les bienfaits nous font ce que nous  
sommes ,

Est sur tout , je le sçais , avare de grands hommes.  
Mais , Seigneur , si le sang que vous m'avez transf-  
mis ,

De quelque juste orgueil doit flatter votre fils ,  
A la gloire , après vous , je puis marcher sans  
guide.

Aux exploits d'un Héros , c'est son cœur qui pré-  
sède.

Laissez au mien le soin de conduire mon bras.  
Le succès est douteux ; la gloire ne l'est pas.

D E N I S.

J'aime à voir éclater une si noble audace.

Mon fils , dans cette guerre , oui , tu tiendras ma  
place.

Va , sois content ; remplis l'espoir que j'ai conçu ,  
Et de mon sang enfin mérite d'être issu.



---

SCENE IV.

DENIS LE TYRAN, DAMOCLES.

DENIS.

**D**Amoclès, quel orgueil dans ses desirs éclate !  
 L'honneur de commander seul l'occupe & le flatte.  
 Ami, n'en doutons point; ce jeune audacieux  
 Jette sur ma couronne un ceil ambitieux.  
 Ecoute. Il va partir. Tu seras à sa suite.  
 Gagne sa confiance; observe sa conduite.  
 La guerre peut couvrir mille pièges dressés.  
 Sur le moindre soupçon . . . C'est m'expliquer  
 assez.

DAMOCLES.

Tout sang est vil pour moi, dès lors qu'il peut  
 vous nuire.  
 Mais cet heureux projet, Dion peut le détruire.  
 Guide de votre fils au milieu des combats,  
 Il veille sur ses jours, il éclaire nos pas.

DENIS.

Contre les Afriquains je l'oblige à me suivre:  
 Lui-même je le crains.

DAMOCLES.

Pourquoi le laisser vivre

Un sujet si puissant.....

DENIS.

Tu sçais qu'il est chéri ;  
 Et contre moi , ce peuple est déjà trop aigri.  
 Je te dirai bien plus. Dion m'est nécessaire.  
 Souvent , à mes desseins je l'ai trouvé contraire :  
 Mais la même équité qui le rend mon Censeur ,  
 Près d'un peuple fougueux m'en fait un défenseur.  
 Par les malheurs publics la révolte animée ,  
 A la voix de Dion fut cent fois désarmée.  
 Je le crains , je le hais ; mais je regne par lui.  
 De mes loix qu'il condamne , il est encor l'appui,  
 Comme sans artifice , il est sans défiance.  
 L'espoir de me changer soutient sa patience :  
 Et tant que j'en impose à sa crédulité ,  
 Sa vertu me répond de sa fidélité.  
 Mais dans mes intérêts sçais-tu quel noeud l'en-  
 gage ?

Damoclès , dans sa fille il me donne un otage ,  
 En qui , s'il me trahit , je sçaurai le punir.  
 Le voici.

*Il fait signe à Damoclès de se retirer.*



## SCENE V.

DION. DENIS LE TYRAN.

DENIS.

**Q**'J'en ces lieux tu tardois à venir !  
 Par ta noble candeur chaque jour tu m'attaches.  
 Sans cesse environné de cœurs faux , d'ames lâ-  
 ches ,  
 Qui , par de vils égards , dont je suis peu flatté ,  
 A mes yeux , avec soin , cachant la vérité ,  
 J'aime dans tes discours à la voir sans nuage.  
 C'est aux Rois qu'il est beau de parler ce langage.

DION.

Ce langage , Seigneur , n'honore pas autant  
 Le Sujet qui le tient , que le Roi qui l'entend.  
 C'est offenser un Roi que de n'oser l'instruire.  
 L'art de plaire aux grands cœurs n'est point l'art  
 de séduire.

Pour moi , foulant aux pieds l'artifice des Cours ,  
 Je laisse à l'intérêt ses indignes détours.

DENIS.

Puis-je assez m'attacher un ami si fidelle ?  
 Ta fille a-t'elle appris le choix que j'ai fait d'elle ?

DION.

Non , Seigneur , avant tout j'ai cru devoir au moins  
 Sur ce choix imprévu vous parler sans témoins.



Avez-vous oublié qu'une égale tendresse ;  
 Du Prince & de ma fille a surpris la jeunesse :  
 Qu'un légitime espoir , fondé sur notre aveu ,  
 Au sein de l'innocence a nourri ce beau feu ;  
 Et qu'ils n'attendent plus que l'heure fortunée  
 Où doit briller pour eux le flambeau d'hyménée ?

D E N I S.

Je le sçai : mais ta fille, en épousant son Roi ,  
 Devient un nœud de paix entre mon Peuple &  
 moi.

L'amour de mes sujets acquis à ta famille ,  
 Sera transmis pour dot à l'époux de ta fille.  
 C'est par là , cher Dion , que je puis les calmer.  
 Ils m'ont craint trop longtems ; je veux m'en  
 faire aimer.

C'est le fruit que j'attends de ce nœud politique ,  
 Et tu sçais que tout cède à la cause publique.  
 D'ailleurs , par d'autres soins mon fils est occupé :  
 Ah ! si par les effets mon espoir n'est trompé ,  
 Dion , quel successeur je laisse à mon Empire !  
 A peine a-t-il appris mon dessein sur l'Epire ,  
 Que pour l'exécuter il est venu s'offrir.  
 Il ne voit que la gloire , & brûle d'y courir.  
 J'ai voulu l'arrêter : mais son impatience  
 A , de tous mes refus , vaincu la résistance.

D I O N.

A son âge , Seigneur, vous livrez en ses mains  
 Le dépôt dangereux de ces vastes desseins ?

14 DENIS LE TYRAN ;  
Encor s'il commandoit à des troupes fidelles ?  
Mais d'obscurs Affranchis, des Etrangers rebelles ;  
Prêts à l'abandonner au milieu des combats !...  
Seigneur, puis-je du moins accompagner ses pas ?

DENIS.

Sil partoit avec toi , mon cœur seroit tranquile ;  
Mais j'attends de ton zèle un secours plus utile.  
Cartage, contre moi, souleve mes Etats ;  
Et de l'impunité flattant leurs attentats,  
Les Places, que la Paix lui laisse dans cette Isle  
Aux rebelles vaincus assurent un azile :  
Je veux les prévenir ; & mes derniers efforts  
Du joug des Afriquains vont affranchir ces bords.  
Il faut qu'à ce projet ta prudence conspire ;  
Et tandis que mon fils marchera vers l'Epire,  
Que tu m'aides à rendre à ce peuple abattu,  
Par l'espoir du succès sa premiere vertu.

DION.

Quoi ! Toujours des combats ? Cette mer, cette  
terre,  
Fument encor du sang que nous coute la  
guerre ;  
Siracuse, un moment, ne peut donc respirer.  
Vous me l'aviez promis, & j'osois l'espérer :  
Que d'une longue paix nous gouterions les  
charmes.  
Nos périls sont finis, & non pas vos allarmes.

Carthage, dites-vous, trouble votre repos?  
Voulez-vous la confondre, & braver ses com-  
plots?

Cultivez dans ces murs la paix & l'abondance ;  
Faites fleurir les loix, protégez l'innocence ;  
Et quoiqu'osent tenter vos jaloux ennemis,  
Si ce peuple est heureux, il vous sera soumis.

DENIS.

S'il est heureux, Dion ? ne devoit-il pas l'être ?  
Mais dans son bienfaicteur il déteste son maître.

DION.

Il l'aimoit dans Gélon. A lui plaire occupé,  
Ce Roi lui fit chérir un pouvoir usurpé.  
Au milieu de son Peuple il marchoit sans alarmes :  
Ses vertus, leur amour, étoient ses seules armes.  
Du soin de leur bonheur son esprit agité,  
Laissoit jouir son cœur de sa sécurité.  
Il sçavoit que sa vie à son Peuple étoit chère,  
Et comment l'eût-il craint ? Il en étoit le Père.  
Mais il aimoit son Peuple, & vous le haïssez !  
Vos craintes, vos soupçons.....

DENIS.

Dion, ç'en est assez.

Je veux bien oublier ce que je viens d'entendre,  
Les Députés du Peuple en ce lieu vont se rendre :  
Je dois leur proposer ce que j'ai résolu ;  
Prenez soin qu'on soucrive à cet ordre absolu.

---



---

 SCENE VI.

 DION, *seul.*

**A**H, cruel ! Ta fureur vainement se déguise.  
 Parmi tes vils flatteurs cherche qui l'autorise.  
 Moi, je veux la punir, au lieu de l'excuser.  
 Tigre, altéré de sang, qui peut t'appivoiser ?  
 Patrie infortunée ! Il r'ouvre tes blessures,  
 Et pour te secourir, je n'ai que des murmures !  
 Pour servir qui te perd, suis-je dans ce haut rang ?  
 Laisserai-je couler les restes de ton sang ?  
 Non, non, pour te sauver, puisqu'il n'est qu'une  
 voye....

---



---

 SCENE VII.

DENIS LE JEUNE. DION.

DENIS LE J.

**D**Ion, concevez-vous tout l'excès de ma joye ?  
 Quel accueil ? ... Blâmez-vous une noble fierté  
 Qui respire la gloire, & fuit l'oïveté ?

DION.

Croyez-en les conseils d'un Vieillard qui vous aime.

Le premier Ennemi d'un Héros, c'est lui-même.  
C'est d'abord sur son cœur qu'il faut sçavoir régner.

La gloire des combats n'est point à dédaigner :  
Mais s'ils ne sont Héros , même après leurs conquêtes ,

Le laurier des Vainqueurs se flétrit sur leurs têtes.  
Il est d'autres vertus , dont vous aurez besoin.

Vous regnerez un jour ... Et ce jour n'est pas loïn.  
Peut-être . . . .

DENIS LE J.

Laiſſons-là les droits de la naiſſance ;

Dion : je ne ſçais point fonder mon eſpérance  
Sur un ſombre avenir qui doit m'épouvanter ,  
Et qu'au prix de mon ſang je voudrois écarter.  
Une gloire plus sûre en Epire m'appelle ;  
J'y vole.

DION.

Pardonnez à l'excès de mon zèle ;

Mais qui part avec vous ?

DENIS LE J.

Damoclès , m'a-t'on dit.

DION.

Qu'entens-je ? Damoclès ?

DENIS LE J.

Je vous vois interdit .

**DENIS LE TYRAN,**  
**DION.**

**Damoclès ! L'Artisan & l'organe du crime !**

*( bas )*

**Tyran , il te manquoit encor une victime !**

**DENIS LE J.**

**Rassurez-vous , Dion. De Méchants entouré ,**

**Leur poison dans mon cœur n'a jamais pénétré.**

**Plein de mépris pour eux , leur voix envenimée**

**Trouve à tous leurs conseils mon oreille fermée,**

**Je connois Damoclès ; & loin de m'y livrer ,**

**S'il sort de son devoir , je l'y ferai rentrer.**

**Je prétends, si les Dieux m'accordent la victoire ,**

**Que le vaincu lui-même applaudisse à ma gloire.**

**Je diffère un hymen qui doit combler mes vœux ;**

**Mais je n'ai point encor mérité d'être heureux.**

**C'est de mille lauriers la tête couronnée ,**

**Qu'on doit me voir paroître aux autels d'hymé-  
née.**

**DION.**

**Hélas !**

**DENIS LE J.**

**Vous soupirez ?**

**DION.**

**Un rigoureux devoir**

**A ma fille à jamais defend de vous revoir.**

**DENIS LE J.**

**Dion que dites-vous ; Dieux ! quelle est ma sur-  
prise !**

**Arétie à mes vœux n'est-elle point promise ?**

TRAGÉDIE.

DION.

Vous avez un Rival.

DENIS LE J.

Elle peut me trahir?

DION.

Comme elle à cette loi vous devez obéir ;  
Et devant ce rival vos cœurs doivent se taire.

DENIS LE J.

Quel est-il donc , ami , ce Rival ?

DION.

Votre Pere.

DENIS LE J.

Mon Pere est mon Rival?... Ah , quelle cruauté !  
Quoi ! d'un si doux espoir ne m'avoit-on flatté ,  
N'a-t'on nourri les feux d'un amour légitime ,  
Qu'afin de m'accabler , en m'en faisant un crime ?  
Ah ! cher Dion , voici le jour de l'amitié.  
D'un cœur au désespoir prenez quelque pitié.  
Je ne demande point qu'à vos sermens fidelle ,  
Aux volontés du Roi vous deveniez rébelle :  
Mais contre les transports dont je suis combattu ,  
Prêtez-moi , s'il se peut , toute votre vertu.  
J'en ai besoin , L'amour tyrannise mon ame ;  
Il coule avec mon sang ; il m'aveugle , il m'en-  
flâme ;

Je n'en puis retenir l'emportement fatal :  
Dans mon Rival enfin je ne vois qu'un Rival...  
Que dis-je ? A qui s'en prend ma noire jalousie ?  
A l'Auteur de mes jours ! ... Il m'enlève Artélie!...

25 DEMIS LE TYRAN,  
Allons dans les combats porter mon désespoir;  
Et mourons-y du moins fidèle à mon devoir.

---

## SCENE VIII.

DION, *seul.*

**A**H! la mort ne seroit que trop prompte à le  
suivre.

Sauvons-le des transports où son amour le livre;  
Sauvons-le des complots d'un Tyran odieux.

Vous, qui sur la vertu veillez du haut des Cieux,  
Dieux vangeurs, n'est-il point de foudres réservés

À ceux, dont les fureurs à leur comble arrivées,  
Etouffant la nature à force d'attentats,

Arment contre leur sang un parricide bras.

*Fin du premier Acte.*







ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DENIS LE TYRAN. DION;  
THEODORE. PHILOXÈNE.

DENIS LE TYRAN.

**D**epuis que ma patrie, agitée, éperdue,  
Se jetta dans les bras qui l'avoient défendue,  
Et me sacrifiant sa triste liberté,  
A l'ombre de mes loix chercha sa sûreté,  
Les efforts redoublés de ma reconnoissance  
N'ont pu fixer encor sa gloire & sa puissance,  
Et dans mes grands desseins sans cesse interrompu;  
Vous le sçavez, amis, j'ai fait ce que j'ai pu.  
L'envie a, contre moi, dans le sein de ma ville;  
Nourri longtems les feux de la guerre civile;  
Je dûs les étouffer, & la nécessité  
Fit parler vos périls, & taire ma bonté.  
A punir des ingrats, il fallut me résoudre  
Et ma main, à regret, laissa partir la foudre;

22 DENIS LE TYRAN,

Ma rigueur, de ce peuple, aigrit l'inimitié :  
Pour le crime puni j'excusai la pitié.  
Il ne concevoit pas qu'un Juge si sévère,  
Sous les traits d'un vengeur, portât le cœur d'un  
pere :

Le tems l'a mieux instruit, Les esprits détrompés  
Ont banni la frayeur qui les avoit frappés :  
Mais c'est peu que mon peuple à mes loix obéisse ;  
Heureux par mes bienfaits, je veux qu'il me  
benisse,  
Et laisser en mourant aux siècles à venir  
D'un règne fortuné l'éternel souvenir.

Cette Ile, partagée en foibles colonies,  
Pour jouir de la paix, doit les voir réunies.  
Ce sont là mes desseins. Ces peuples divisés  
Et dans leurs différens l'un par l'autre épuisés,  
Jusqu'à ix pieds de leurs murs préparent une voye  
Au barbare Afriquain dont ils font tous la proye.  
Mais s'ils m'étoient soumis . . . Vous voyez sur  
ces bords

Des flots impétueux expirer les efforts ;  
C'est ainsi, mes amis, que contre ce rivage  
Se briseroient dès lors les forces de Carthage.  
Vuldes de défenseurs, tous nos ports sont ouverts  
Aux flottes qu'elle assemble, & vomit sur les  
mers.

Il faut les leur fermer. Du reste de cette Ile,  
Si vous me secondez, la conquête est facile.

Du joug des Afriquains nos voisins dégagés,  
 Sous vos loix, sans effort vont tous être rangés.  
 Pensez-vous que jaloux de leur indépendance,  
 Ils osent de Carthage implorer l'assistance ?  
 Peuvent-ils oublier à quel excès d'horreur  
 Ces Barbares, contre eux, ont porté leur fureur ?  
 Leur pays ravagé, leurs murs livrés aux flâmes,  
 Leurs enfans étouffés dans les bras de leurs femmes,  
 Leurs peres sous le fer baissant un front ridé,  
 Leur lit souillé d'opprobre, ou de sang inondé :  
 Vous le sçavez, Amis; voilà sous quelle image  
 Aux yeux de nos voisins se présente Carthage :  
 Et le bras, qui du joug sçaura les affranchir,  
 Les verra sous ses loix dociles à fléchir.

Siracuse dès-lors à l'abri des tempêtes,  
 Pourroit jouir en paix du fruit de ses conquêtes,  
 Et ces heureux Etats n'auroient de toutes parts  
 Que ces bords pour limite, & les mers pour rem-  
 parts.

Vous voyez, mes Amis, où tend mon entreprise :  
 La gloire, l'intérêt, l'équité l'autorise.  
 Préparez-y ce peuple ; & surtout dites-lui  
 Que c'est à son repos que je veille aujourd'hui.  
 Je veux à son bonheur sacrifier ma vie,  
 Et le faire rougir de l'avoir poursuivie.  
 C'est ainsi que Denis aspire à se vanger.  
 Vous m'avez vu souvent au milieu du danger :

24 DENIS LE TYRAN,  
Les travaux renaissans où la gloire m'engage,  
Peuvent lasser mon bras, mais non pas mon cou-  
rage.

Enfin, la seule loi que je prétends dicter,  
C'est que l'on ose encor me suivre & m'imiter.

( *Montrant Dion.* )

Consultez cependant ce cœur juste & sincère.  
Il est de mes secrets le seul dépositaire ;  
Et zélé Citoyen, quoique sujet soumis,  
Il sçait servir son Roi, sans trahir ses amis.

---

## SCENE II.

DION. THEODORE. PHILOXENE.

DION.

**A** Mis, sur vos desseins expliquez-vous sans  
feinte.

Dion vous est connu ; bannissez toute crainte.

Au conseil du Tyran ces lieux sont destinés,

D'un mur impénétrable ils sont environnés ;

Sans être parmi nous l'on ne peut nous entendre.

Parlez, approuvez-vous ce qu'il ose entreprendre?

PHILOXENE.

Quoi ! c'est là ce Tyran, si craint, si furieux?

Ses discours, je l'avoue, ont éclairé mes yeux.

Que le Peuple est ingrat, & que dans son caprice

Aux vertus de son maître il rend peu de justice !

THEO-

TRAGÉDIE.

THEODORE.

Moins credule que vous, je sçai m'en défier,  
 Et je l'ai trop connu pour le justifier.  
 Mais à tous tes conseils ce Peuple s'abandonne,  
 Dion. Que penfes-tu de l'avis qu'on nous donne?

DION, à *Philomene*.

Denis vous a séduit ; je n'en suis pas surpris.  
 Il sçait, quand il lui plaît, subjuguier les esprits.  
 Mais dans ce cœur profond apprenez mieux à lire,  
 Il déguise à vos yeux la fureur qui l'inspire.  
 C'est tout l'Art d'un Tyran. Sa sourde cruauté.  
 Secouyre adroitement des traits de l'équité.  
 A la justice au moins il sçait rendre l'hommage  
 De n'oser la trahir, qu'en parlant son langage ;  
 Et le voile gênant dont il est revêtu,  
 En déguisant le crime, honore la vertu.  
 Mais à tromper mes yeux, vainement il s'appli-  
 que.

Dès longtems j'ai sondé la noire politique.  
 Elle éteint les vertus qui ne la servent pas.  
 Il veut nous entraîner à de nouveaux combats.  
 Et quel est notre espoir ? Cette Ile réunie  
 Viendra-t-elle avec nous servir la tyrannie ?  
 Denis n'espere point de pouvoir la gagner.  
 Mais sur d'autres sujets il aspire à regner.  
 Dans ces murs avec soin dès long-tems il rassem-  
 ble

Un tas de scelerats, peuple qui lui ressemble.

44 DENIS LE TYRAN;

Sur son Trône sanglant encor mal affermi ,  
S'il reste un Citoyen , il craint un ennemi.  
De ces cœurs vertueux , trop ardens à le suivre ;  
Au milieu des combats leur valeur le délivre ;  
Et leur perte, qu'il compte au rang de ses succès,  
Lui laisse un chemin libre à de nouveaux excès.  
Voyez autour de lui ces artisans de crimes ;  
Tous prêts à s'abreuver du sang de ses victimes.  
Pour qui triomphez-vous ? Pour de vils Affranchis  
Qu'au prix de votre sang vous avez enrichis.

PHILOXENE.

Nos refus d'un Tyran vont rallumer la rage.

DION.

Vos malheurs auroient-ils glacé votre courage ?

PHILOXENE.

Hélas ! Vous le sçavez , il a trop éclaté.  
Deux fois , contre le joug ce Peuple révolté ,  
Succombant sous le faix d'une entreprise vaine ;  
N'a fait qu'appesantir & resserrer sa chaîne.  
Voyez ces Bataillons dans ces murs renfermés ,  
Altérés de butin , de carnage affamés ;  
Voyez ces Boulevards élevés par la crainte ,  
Du Palais d'un Tyran digne & terrible enceinte.

DION.

J'ai prévu vos frayeurs ainsi que vos dangers.  
Mais le tems change tout. Parmi ces étrangers  
Qui jadis du Tyran défendoient la fortune,  
Il est des mécontents , dont l'aspect l'importune :

## TRAGÉDIE.

On ſçait qu'il ſ'en défié , & veut les éloigner.  
 Leur cœur , de cet affront, commence à s'indigner.

Saiſiſſons le moment où leur inquiétude  
 Tient leur zèle flottant dans cette incertitude.  
 Prudens ſans artifice , aux cœurs lâches & bas,  
 Laiſſons la trahiſon & les aſſaſſinats.  
 Triomphons en Guerriers ; & que la tyrannie  
 N'ait rien à reprocher à qui l'aura bannie.  
 Ou ſi nous ſuccombons , qu'un glorieux trépas  
 Anime nos neveux à marcher ſur nos pas.

### THEODORE.

Ah ! Généreux Dion , que ta vertu me touche !  
 La patrie & l'honneur nous parlent par ta bouche.  
 Jet'admire & mon cœur ſ'enflamme à tes diſcours,  
 De nos calamités je rappelle le cours....  
 Quoi ! Denis vit encor , ce Tyran ſanguinaire !  
 Lâches ! & nous ſonffrons que le ſoleil l'éclaire !  
 Que diſ-je ? ſous ſon joug ce peuple eſt abbatu.  
 Aux cœurs des Malheureux n'eſt-il point de vertu ?  
 Contre les Afriquains ces Guerriers intrépides ,  
 Sont devant le Tyran des Eſclaves timides !  
 C'eſt lui qu'il faut braver. La guerre & ſes fureurs  
 N'ont jamais de ſon règne égalé les horreurs.  
 Voilà notre ennemi. Victimes de ſa rage,  
 Gémirons-nous encor dans un dur eſclavage ?  
 Du ſang de nos Amis tous ces murs encore te ints  
 Les Autels de nos Dieux ſaccagés par ſes mains,

**DENIS LE TYRAN,**  
Nos biens livrés en proie à ses vils Satellites,  
Nos têtes, qu'en secret sans doute il a prosrites,  
T'ont demandé sa perte. Amis, sera-ce en vain ?

(à Dion.)

Le Prince aime ta fille; il aspire à sa main;  
Il a mille vertus puisque ta fille l'aime,  
Le Gendre de Dion mérite un Diadème.  
Le Pere est un Tyran, il faut l'exterminer.  
Le Fils est un grand Prince; il faut le couronner.

**DION,**

Ami, n'y pensons plus. A son devoir fidelle,  
Il n'épousera point la fille d'un rebelle.  
Mais il en est plus digne & de vous & de moi.  
Un fils dénaturé seroit un mauvais Roi.  
Allez parler au Peuple, éprouvz son courage;  
Mais qu'un profond secret nous prête son nuage.  
De mon projet bientôt vous serez informés.  
Les Decrets du Destin à nos yeux sont fermés;  
Mais par quelque chemin qu'il conduise le crime,  
Pensez que c'est toujours sur le bord d'un abîme;  
Le bras de la vertu doit l'y précipiter.  
Et si dans ces combats qui la font éclater,  
Le Ciel à ses efforts refuse de répondre,  
C'est pour mieux l'éprouver; & non pour la con-  
fondre.

**THEODORE.**

Tu n'as plus qu'à fixer le plan, l'heure, le lieu;  
Que pour ce grand dessein l'on doit choisir. Adieu.



SCÈNE III.  
 ARETIE. DION.

DION.

**M**IA, fille aura besoin de toute la constance.  
 Allons l'y préparer. Je la vois qui s'avance,  
 Ma fille, dans vos yeux quel trouble est répandu ?  
 Je vois couler vos pleurs ?

ARETIE.

O Ciel ! qu'ai-je entendu,  
 De l'état de mon cœur instruit comme moi-même,

Pour un Prince accompli que vous aimez, qui  
 m'aime,

Vous avez sans murmure écouté mes soupirs.

DION.

Tous mes vœux se bornoient à combler vos  
 désirs.

ARETIE.

Je viens de le trouver plongé dans l'amertume.

Sur son visage est peint l'ennui qui le consume.

Il court dans ce Palais, éperdu, furieux ;

Il me voit, il soupire, & détourne les yeux.

Je frémis des malheurs que cet accueil m'annonce ;

J'en demande la cause, & voici sa réponse.

B iij

302 DENIS LE TYRAN;

» Etouffons, m'a-t-il dit, des soupirs superflus.  
» J'en mourrai : mais adieu ; je ne vous verrai  
« plus. »

Il me fuit, sans pouvoir en dire davantage.  
Seigneur, expliquez-moi cet étrange langage.

D I O N.

Ma fille, il est trop vrai ; de son bonheur jaloux ;  
Le Tyran vous sépare, & devient votre époux.

A R E T I E.

Il devient mon époux. Dieux ! Quelle loi barbare !

Moi, me donner à lui !... Mais, Seigneur, je m'égaré.

Je dois subir l'arrêt que vous m'allez dicter.

D I O N.

Non, ma fille. C'est vous que je veux consulter.  
Prononcez.

A R E T I E.

J'y consens. Mais, Seigneur, daignez croire  
Que mon respect pour vous, mon Pays & ma gloire,

Sont les seuls intérêts que je consulterai.

Denis est à mes yeux un Tyran abhorré :

Son fils est vertueux : vous sçavez que je l'aime ;

Mais malgré cette horreur, & cet amour extrême,

Si je puis, sur le trône assise auprès de lui,

Servir à la justice & d'azile & d'appui,

Du Tyran par mes pleurs appaiser la furie ;  
 Enfin si mon malheur importe à la Patrie ;  
 Je n'écoute plus rien. Qu'on m'emmene à l'Autel ;  
 Mais unie à son sort par un nœud solennel ,  
 Si je dois partager une grandeur funeste ;  
 Accepter pour époux un Monstre qu'on déteste ;  
 Si, sans pouvoir lui tendre un bras compatissant ,  
 Je dois voir à mes pieds ce peuple gémissant ,  
 Je préfère la mort aux nœuds de l'hyménée.  
 Quel plus cruel tourment , que d'être condamnée  
 A souffrir dans ses bras , par un devoir affreux ,  
 Un époux , toujours teint du sang des malheureux !

Je sçais, en refusant l'hymen qu'on me propose ,  
 A quel revers, Seigneur, ce mépris nous expose ;  
 Mais l'éclat des grandeurs ne peut vous éblouir.  
 On sçait y renoncer, quand on sçait en jouir.  
 Si l'on vous vit monter dans le rang où vous êtes ;  
 Ce fut pour voir de près s'élever les tempêtes ,  
 En écarter les coups loin d'un peuple allarmé ,  
 Et suspendre le joug dont il est opprimé.  
 Mais puisque le Tyran a trompé votre zèle ;  
 Qui peut vous retenir dans la cour infidèle ?  
 Allons, de nos amis, partager le malheur.  
 Notre sort désormais doit être égal au leur.  
 Pourriez-vous être heureux tandis qu'on les opprime ?

Vous me l'avez appris : sous le regne du crime

**DENIS LE TYRAN;**  
La place de l'honneur est dans l'obscurité.

**DION.** *bas.*

Son grand cœur, sa constance, égalent sa beauté.  
Je révère mon sang dans une ame si belle ;  
Et plein d'un doux transport, je me contemple  
en elle,

*(haut.)*

Oui, de votre vertu votre pere est content,  
Ma fille ; mais, hélas ! Ce refus insultant  
Va porter le Tyran à quelque violence.  
O Ciel ! Si de mes bras sa barbare insolence  
Osoit vous arracher ! . . . .

**A R E T I E.**

Pourquoi vous allarmer ?

Il ne peut rien sur moi, si vous daignez m'aimer.

**D I O N.**

Et que peut cet amour contre la tyrannie !

**A R E T I E.**

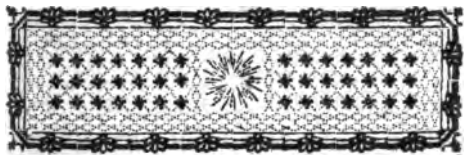
Des fureurs d'Appius il sauva Virginie.

**D I O N.**

Ma fille embrasse-moi. Ta noble fermeté  
Dans cette épreuve enfin n'a que trop éclaté.  
Le Tyran, il est vrai, par les nœuds d'hyménée,  
A son Trône aujourd'hui, veut te voir enchaînée ?  
Mais ne crains rien. Suis-moi. Tu sçauras des  
secrets

Qui vont de ses fureurs arrêter les progrès.

*Fin du second Acte.*



## A C T E III.

### SCENE PREMIERE.

DENIS LE TYRAN. ARETIE. GARDES.

DENIS.

**S**ur mes desseins, Madame, on vous a préve-  
nuë :

A mon illustre ami la cause en est connuë.

Le soutien de mon sceptre y doit être lié

Par des nœuds plus étroits que ceux de l'amitié.

Mais ce que je lui dois, mon amour vous le donne.

Vos attraits, vos vertus, dignes d'une Couronne,

Ont mérité pour vous ce que je fais pour lui.

Venez remplir un rang auquel il sert d'appui...

Vous vous taisez, Madame, & semblez consternée.

ARETIE.

Seigneur, l'éclat pompeux d'un si grand Hyménée

D'une ame ambitieuse exciteroit les vœux.

Pour moi, si de l'Hymen je dois former les nœuds,

C'en'est qu'à la vertu que je rendrai les armes ;

Et fuyant des grandeurs le trouble & les allarmes,

B y .

34 DENIS LE TYRAN,  
Un cœur juste est le trône où j'aipire à régner.

DENIS.

Je ne m'attendois pas à me voir dédaigner :  
Mais dans cette fierté, qu'un autre eût abaissée,  
J'excuse les chagrins d'une Amantè offensée ;  
Et quoiqu'en ma faveur le devoir ait parlé,  
L'Amour, sans quelque effort, ne peut être im-  
molé :

ARETIE.

Cet amour, s'il est vrai que son pouvoir m'attire,  
Jamais de mon devoir n'a balancé l'Empire ;  
Et soumis en esclave aux loix de la vertu,  
S'il étoit condamné, n'auroit point combattu,  
Donnez à mes refus une plus belle cause.

DENIS.

Et quel autre intérêt à mes desirs s'oppose ?

ARETIE.

Ma gloire.

DENIS.

Oubliez-vous que vous parlez à moi ?  
Vous, fille d'un sujet qui doit tout à son Roi,  
Vous dédaignez la main, par qui, de la poussière  
Jusqu'au pied de mon Trône est monté votre Pere ?  
Quel fantôme de gloire a frappé votre esprit ?  
Pour mépriser le Trône un peu d'orgueil suffit :  
Mais un grand cœur l'honore, & sçait s'en rendre  
digne.

Vous vous devez au rang que le sort vous désigne.

Il vous attend , Madame ; & pour le mériter ,  
Il ne vous manque plus que d'y vouloir monter.

A R E T I E.

Et quel rang ! Justes Dieux ! Un effroyable abîme ;  
Un Tribunal sanglant où présida le crime ,  
Des malheurs de ce Peuple éternel monument ,  
Et de la tyrannie horrible fondement !  
Moi , fille de Dion , j'oserois y paroître ?

D E N I S.

Si mon fils l'occupoit , vous l'oseriez peut-être.

A R E T I E.

Je le pourrois sans honte ; & ce trône odieux ;  
Lavé par ses vertus , seroit pur à mes yeux.

Ces dures vérités étonnent votre oreille ;  
Au fond de votre cœur le remord se réveille ;  
Mais la voix des flatteurs l'avoit trop endormi ;  
Et je veux une fois vous tenir lieu d'Ami.

Vous réglez. On vous craint. Muet dans ses al-  
larmes ,

Vous forcez votre peuple à dévorer ses larmes ;  
Et dans ces murs , témoins de son foible pouvoir ,  
Le doigt de la vengeance a tracé son devoir.

Mais vous qui l'accablez du poids de l'esclavage ;  
Au faite des grandeurs quel est votre partage ?  
Puissant , mais malheureux , de remords com-  
battu ,

( Car on n'étrouffe point la voix de la vertu. )

B vj

## DENIS LE TYRAN;

Entouré d'ennemis payés pour vous séduire;  
Attentifs à vous plaire, & prêts à vous détruire;  
Vous tenez en tremblant un sceptre détesté,  
D'autant plus dangereux qu'il vous a plus coûté.  
C'est au pere du peuple à porter la couronne.  
Un Trône est glorieux, quand l'amour l'environne :

Mais c'est un précipice, un Théâtre d'horreur,  
Quand il a pour appui la force & la terreur.

## DENIS.

Je me suis tû, Madame; & j'ai voulu connoître  
Les traits, dont un vil Peuple ose noircir son  
Maître.

Ainsi donc, sur la foi de ce Peuple effréné,  
Par vous-même, à mes yeux, mon règne est condamné ?

## ARETIE.

Il suffit qu'à l'état ce regne soit funeste,  
Les maux qu'on a soufferts, les fureurs qu'on dé-  
teste,

Et tout ce qu'on impute à votre cruauté,  
Peut n'être que l'effet de la nécessité.

Des Rois usurpateurs je connois les maximes;  
Et leurs vertus souvent ressemblent à nos criminés.  
Mais sans être coupable, on peut être odieux  
Tout ce qui nuit au Peuple, est un crime à ses  
yeux.



Ce silence cruel, qu'à ses cris on impose,  
 Est un nouveau témoin qui contre vous dépose.  
 Au sang de vos sujets vous vous êtes baigné :  
 L'Univers s'en souvient ; il s'en est indigné ;  
 Et ma Patrie enfin, de sa gloire jalouse,  
 Auroit trop à rougir si j'étois votre épouse.

DENIS.

Je sçais à qui je dois imputer vos mépris :  
 Vous ne voulez devoir qu'à l'amour de mon fils  
 Un sceptre, qu'en ses mains mon trépas doit re-  
 mettre,  
 Et qu'en secret sans doute il ose vous promettre.

ARETIE.

Pour guérir vos soupçons, & le justifier,  
 Un mot suffit. Je vais vous le sacrifier.  
 Vous m'aimez, dites-vous ?

DENIS.

En doutez-vous, Madame ?

ARETIE.

Osez me le prouver, & je suis votre femme.

DENIS.

Qu'exigez-vous de moi ?

ARETIE.

D'être enfin vertueux,  
 D'écouter vos remords, ces organes des Dieux,  
 De sçavoir préférer la gloire au Diadème,  
 Le repos aux dangers, & ce Peuple à vous-même.

38 DENIS LE TYRAN;

D'expier vos fureurs , de les défavouer ,  
Et de forcer enfin la terre à vous louer.

DENIS.

Je vous entends. Il faut déposer la couronne.  
Ce n'est donc qu'à ce prix que votre main se donne  
Avouez-le, Madame : un si hardi détour  
Est un refus adroit inventé par l'amour ;  
Et vous n'espérez pas de pouvoir me résoudre  
A quitter ce haut rang d'où je lance la foudre.  
Hé bien, connoissez mieux tous vos droits sur mon  
cœur.

Epris de vos vertus plus que de ma grandeur ,  
Je sens que c'est pour vous un foible sacrifice  
Que celui d'un pouvoir qui faisoit mon supplice.  
Un fantôme brillant m'a longtemps ébloui,  
A la voix de l'amour il s'est évanoui.  
Mais mon fils voudra-t'il ceindre mon Diadème ?  
Il va venir, Madame ; offrez-le lui vous-même.

(à part.)

S'il l'accepte il est mort.

---

## SCENE II.

ARETIE, seule.

IL veut quitter ce rang ;  
Par le crime élevé , cimenté par le sang :

## T R A G E D I E.

39

A la voix des remords il a paru sensible ?  
 L'amour a-t'il dompté cet orgueil inflexible ?  
 Pour l'ame des Tyrans l'amour a-t'il des traits ?  
 Vous que je méprisois , périssables attraits ,  
 Auriez-vous , de ce Tigre , adouci la furie ?  
 Pourriez-vous me servir à sauver ma Patrie ?  
 Ainsi donc , la beauté , ce funeste ornement ,  
 Ecueil de nos vertus , en devient l'instrument ? . . .  
 Cependant , à son sort il faut que je me lie.  
 Toi , que j'ai tant aimé , faut-il que je t'oublie ? . . .  
 Va , que le bien public soit un de mes bienfaits ,  
 Fais regner avec toi la Justice & la Paix.  
 Tu feras des heureux ; tu le feras peut-être :  
 Je ne m'en plaindrai point , mais je ne pourrai  
 l'être . . .

Malheureuse , est-il tems que tu trembles pour toi ?  
 A de plus grands périls tu dois tout ton effroi.  
 Voi tes Concitoyens au bord du précipice ,  
 Marchant à la révolte , ou peut-être au supplice :  
 Car c'est peu de ne pas mourir en combattant ;  
 Et s'ils ne sont vainqueurs l'échaffaut les attend.  
 Que m'importe après tout à qui je sois unie ,  
 Si j'étouffe en ses bras l'affreuse tyrannie ,  
 Si je suis la rançon de mes Concitoyens ?  
 Brisons , brisons leurs fers ; la mort rompra les  
 miens .

## SCENE III.

DENIS LE JEUNE. ARETIE.

ARETIE.

Que vois je ?

DENIS, LE J.

Le cruel, auprès d'elle il m'envoie !

Pour aigrir mes douleurs, il veut que je la voye !

ARETIE.

Quels regards !

DENIS.

Que d'attraits !

ARETIE.

Quel affreux desespoir !

DENIS.

Je vous perds: Cependant on me force à vous voir,

Madame. Votre bouche est-elle condamnée

A m'annoncer l'Arrêt d'un fatal hymenée ?

Mon Pere à la contrainte ose-t'il recourir ?

Ou bien consentez-vous ? . . . .

ARETIE.

Je consens à mourir.

DENIS.

Quoi !

ARETIE.

Je l'épouse.

TRAGÉDIE.

40

DENIS.

⊙ Ciel !

ARETIE.

Ecoutez-moi.

DENIS.

Barbare !

Laissez-moi.

ARETIE.

Quel transport de son ame s'empare d.

DENIS.

Voilà donc vos sermens ?

ARETIE.

Oui , je les ai trahis.

DENIS.

Perfide ?

ARETIE.

Peut-on l'être , en sauvant son Pais .

DENIS.

En sauvant son Pais !

ARETIE.

Oui , c'est à ma Patrie ,

A ce Dieu des grands cœurs que je vous sacrifie.

Son sort est en nos mains. Je commence, achevez.

Ce n'est point pour m'aimer , Prince , que vous  
vivez.

Vous vous devez au monde , à ce Peuple , à la  
gloire.

J'ai partagé vos feux , partagez ma victoire.

42 DENIS LE TYRAN,  
Libre, allez vous offrir aux yeux de l'univers.  
Le Trône vous attend ; n'y portez point des fers.

D E N I S.,

Le Trône m'attend ! moi !

A R E T I E.

Denis vient de souscrire ;  
Pour obtenir ma main , à vous céder l'Empire.  
Je me donne à ce prix ; & je viens vous offrir  
Un sceptre , qu'en ses mains on ne peut plus  
souffrir.

D E N I S.

Que me proposez-vous ? Qui , moi que je prétende  
Au Trône de mon Pere ?

A R E T I E.

Il faut qu'il en descende :  
C'est à vous d'y monter.

D E N I S.

C'est à moi d'obéir.  
Du Rang qui vous est dû , Madame , allez jouir.  
De nos feux mutuels perdez-y la mémoire ;  
Et laissez-moi mourir avec toute ma gloire.

A R E T I E.

Cessez de m'opposer un devoir prétendu.  
S'il regne encor un jour , votre Pere est perdu.

D E N I S.

Quentens-je ? Quel complot ? . . . Quelle aveugle  
fusie ? . . .

TRAGÉDIE:

A R E T I E .

Ne nommez point ainsi l'amour de la Patrie.  
Je ne vous dirai point quelles calamités  
Animent contre lui ses Sujets révoltés.  
Vous devez détourner les yeux de leur misère ;  
Il est affreux d'apprendre à détester un Pere.  
Mais voyez le peril dont il est menacé.  
Sur son Trône aujourd'hui si vous n'êtes placé ,  
D'un Peuple furieux , il éprouve la rage ;  
Et son fils couronné peut seul calmer l'orage.

D E N I S .

Je mourrai son sujet en défendant ses jours.  
De ces complots encore il peut rompre le cours.  
Je vais lui découvrir le péril qui s'apprête ,  
M'armer pour le défendre , & pour punir . . . . .

A R E T I E .

Arrête.

D E N I S .

Je n'écoute plus rien , mon Pere est en danger.

A R E T I E .

Cher Prince , où courez-vous ?

D E N I S .

Me perdre , ou le vanger.

A R E T I E .

Hé bien , Barbare , hé bien , ordonne mon supplice.

D E N I S .

Quoi ! de ces Factieux ? . . .

**DENIS LE TYRAN;**

**A R E T I E.**

Oui, tu vois leur Complice;

**D E N I S.**

Vous ?

**A R E T I E.**

Moi. Ce n'est pas tout. Ce vertueux Ami,  
Qui des malheurs du Peuple en secret a gémi,  
Ce Dion, dont les soins ont formé ta jeunesse,  
Et qui, pour toi, d'un Pere a toute la tendresse,  
Dion, de la révolte est le chef & l'auteur.  
Va, tu sçais mon secret; sois son accusateur.

**D E N I S.**

Chaque mot me confond; & mon ame égarée,  
De surprise & d'horreur demeure pénétrée.  
Seul ami de ton Roi, Dion, tu le trahis;

**A R E T I E.**

Il s'expose pour moi, pour vous, pour son Pais.  
Trop long-tems sourd aux cris d'un Peuple qui  
l'implore,  
Il s'y rend à la fin.

**D E N I S.**

Il en est tems encore;

Qu'il rentre en son devoir.

**A R E T I E.**

Non, il n'en est plus tems.

**D E N I S.**

Vous me desesperez; Adieu, Madame.



TRAGÉDIE.  
A R T I E.

47

(Attends.)

Cruel ! tourne les yeux sur une infortunée ,  
A t'aimer , à te perdre , à mourir , condamnée.  
Vois tes plus chers amis dévoués au trépas ;  
Vois ta triste Patrie ; elle te tend les bras.  
N'a t'elle pas ses droits ainsi que la nature ?  
C'est à toi d'adoucir les peines qu'elle endure ;  
C'est à toi d'effuyer les pleurs qu'elle a versés.  
Combien de vœux au Ciel pour toi sont adressés ?  
« S'il regne , disent-ils , si le sort moins severe  
« Le fait monter un jour au Trône de son Pere ;  
« Que nous serons heureux sous de si justes loix !  
« Il sera notre Pere , & l'exemple des Rois.  
Peux-tu ne pas sentir le prix d'une Couronne ,  
Que l'amour , que la paix , que la gloire environne ?  
Et combien il est doux pour un cœur généreux  
De n'avoir qu'à parler pour faire des heureux ?  
Cher Prince , au nom des Dieux , de ma tendresse  
extrême ,  
De Dion , de ce Peuple , & de ton Pere même ,  
Prévien , en acceptant un héritage offert ,  
Une rebellion qui t'accable ou nous perd



## SCENE IV.

DENIS LE TYRAN. DENIS  
LE J. ARETIE. GARDES.

DENIS LE TYRAN.

**P** Rince, je viens sçavoir quelle est votre réponse.  
Il est tems qu'aux grandeurs votre Pere renonce.  
Heureux, qu'en vous le Ciel ait voulu me donner  
Un Fils, par ses vertus, digne de gouverner.

DENIS LE J.

Du bonheur des mortels il est beau d'être Arbitre,  
Quand on a les vertus que demande ce Titre,  
Et qu'on peut s'assurer, n'ayant plus qu'à vouloir,  
De borner sa puissance aux loix de son devoir.  
Mais ces vertus, Seigneur, les a-t'on, à mon âge?  
Des Dieux, maîtres des Rois, si pour être l'image,  
Il ne falloit qu'un cœur exempt d'ambition,  
Plein d'horreur pour le crime & pour l'oppression;  
Et prêt au bien public à s'immoler lui-même,  
Je pourrois, sans rougir, porter le Diadème:  
Mais quand je considère où s'étend le devoir  
De ceux, à qui le Ciel a remis son pouvoir;  
Quand je vois quel péril sans cesse les assiége,  
Qu'ils ont, à chaque pas, à craindre quelque  
piège;

Qu'au milieu des flatteurs , dont la dextérité  
 D'un voile séduisant masque la vérité,  
 Un Roi doit être exempt d'erreur & de foiblesse,  
 Qu'à tous ses mouvemens l'Univers s'intéresse,  
 Qu'un seul mot de sa bouche échappé sans dessein,  
 Porte à celui qu'il frappe, un poignard dans le sein,  
 Et qu'un Peuple attentif, qui de loin le contemple,  
 Du vice ou des vertus attend de lui l'exemple,  
 Je sens qu'un Diadème est trop pesant pour moi.  
 Mais mon Pere aujourd'hui m'en impose la loi,  
 J'obéis : Et toujours sous votre dépendance,  
 Je porterai le Sceptre, & vous seul la balance.

D E N I S. (*aux Gardes.*)

Qu'on l'arrête.

D E N I S L E J.

Ah ! Seigneur. . . . .

A R E T I E.

O Ciel !

D E N I S, (*aux Gardes.*)

Obéissez.

(*Les Gardes emmènent Denis le jeune.*)

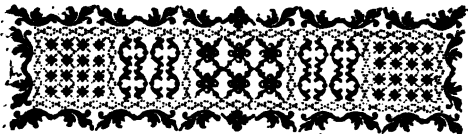
A R E T I E.

Quel crime ? . . . .

D E N I S.

Il m'est connu, Madame, c'est assez,  
 J'ai voulu m'assurer de votre intelligence,  
 Et voir sur qui devoit éclater ma vengeance.

*Fin du troisième Acte.*



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

DENIS LE J. DAMOCLES. GARDES.

DENIS LE J.

**O**U me conduisez vous , Amis ? Est-ce au  
supplice ?

Mon Pere , sans me voir veut-il que je périsse ?

Leur silence , ces fers , appareil de la mort ,

Hélas ! tout me prédit les horreurs de mon sort.

En acceptant le Trône , ai-je commis un crime ?

De mes refus , mon Pere eût été la victime. . . .

Suivons , quoiqu'il en soit , la voix de la vertu.

( à Damocles )

Tu peux servir ton Roi , me le refuses-tu ?

D A M O C L E S.

Qu'exigez-vous ?

D E N I S.

Prends soin que je parle à mon Pere ,

Ne crois pas que j'aspire à fléchir sa colere :

Mais avant de mourir , je veux lui reveler

Un Secret qui de touche , & qui me fait trembler.

SCENE

## S I C E N E I I I.

DENIS LE J. GARDES.

DENIS LE J.

OUI, de quelque rigueur que mon Pere m'accable,

Je dois lui découvrir ce complot redoutable. . . .

O nature ! O devoir ! Vous suis-je assez soumis ?

Je trahis Arétie , & je perds mes amis. . . .

Mes Amis ? . . . Dieux ! Quel nom donnai-je à des  
Rebelles ?

Ai-je donc oublié qu'à mon Pere infidelles ? . . .

Ingrat ! Et c'est pour toi qu'ils l'ont voulu trahir.

Non , Dion ; non mon cœur ne fçauroit te haïr.

Ton aveugle amitié l'entraînoit dans le crime ;

Mais ce n'est point à toi d'en être la victime.

Instruit de tes desseins , je dois les prévenir ;

Mais de m'avoir aimé , je ne puis te punir.

Je nommerai le crime , & non pas le coupable.

Non ; falût-il braver un Pere inexorable. . . .



## SCENE III.

DENIS LE TYRAN, DENIS  
LE J. GARDES.

DENIS LE TYRAN.

**A** Baisse malheureux, ce regard menaçant;

DENIS LE J.

La honte suit le crime, & je suis innocent.

DENIS.

Parle, que me veux-tu?

DENIS LE J.

Vous sauver.

DENIS.

Tbi

DENIS LE J.

Moi-même;

Moi que vous haïssez, Seigneur, & qui vous aime;

Chargé d'indignes fers, de Gardes entouté;

Revêtu de l'opprobre au crime consacré.

Je ne viens point ici dans un Juge sévère

Emouvoir par mes pleurs les entrailles de Pere,

Mieux que moi, la nature eût pû vous appaiser;

Et si vous l'écoutiez, elle eût sçu m'excuser.

Mais incertain des jours que votre Arrêt me laisse,

Et justement troublé du péril qui vous presse,

J'ai crû devoir saisir, pour vous le dévoiler,  
Le seul instant peut-être où je puis vous parler.  
Vous êtes menacé; contre vous l'on conspire;  
L'on veut vous arracher les rênes de l'Empire...

DENIS.

Qui peut l'oser ?

DENIS LE J.

Seigneur. . . .

DENIS.

Prince, vous hésitez ?

Parlez,

DENIS LE J.

Je ne le puis.

DENIS.

Quoi ! vous me résistez ?

Qui ménage un coupable, en est dès-lors com-  
plice.

DENIS LE J.

Non, Seigneur, je ne puis. . . .

DENIS.

Par un lâche artifice;

Perfide ! Je le vois, tu croyois m'allarmer,  
Et qu'un zèle affecté pourroit me désarmer.

DENIS LE J.

Vous êtes menacé, Seigneur, daignez m'en dire.  
Disposez de mon sang; mais ménagez ma gloire.  
Ma vie est votre bien, je sçai la dédaigner.  
Mais ma gloire est à moi; vous devez l'épargner.

Quoi ! De leur trahison ? . . . .

DENIS LE J.

Nul d'eux n'en est capable.

S'ils veulent renverser ce Trône redoutable ,  
 Ils en approcheront par le même chemin  
 Qui vous y conduisit , les armes à la main ,  
 C'est là sans les trahir , que je puis les combattre  
 Il faudra qu'on m'écrase avant de vous abattre ,  
 Mais détestant l'emploi de lâche Délateur ,  
 Je suis leur ennemi , non leur accusateur .  
 Ah ! Si de leur supplice on dressoit le théâtre ,  
 Par un Peuple effrené vous le verriez abattre ;  
 Vous verriez vos Soldats accablés sous ses coups ,  
 Et le sang des Bourreaux réjaillir jusqu'à vous .  
 Voulez-vous , de carnage inonder votre Ville ?  
 Si ce Peuple une fois leve un front indocile ,  
 Quel frein dans ses transports pourra le retenir ?  
 Combien de criminels vous auriez à punir !  
 Dissimulez , Seigneur ; & portez la clémence  
 Jusqu'à ne pas chercher la main qui vous offense .

DENIS.

Hé bien , ne perdons point l'instant de les gagner ;  
 Ce n'est que par l'amour qu'il est doux de regner .  
 Nomme-moi les mutins , dont l'orgueil me me-  
 nace ;  
 Je ne les connoîtrai que pour leur faire grace ;



## TRAGÉDIE.

Et pour faire avouer à ce Peuple aujourd'hui  
Que le maître qu'il craint, est plus humain que  
lui.

DENIS LE J.

Vous êtes généreux ; & sans peine votre ame  
Imposeroit silence au courroux qui l'enflame ;  
Mais plus d'un tel effort on seroit étonné,  
Plus il sembleroit grand , pénible , inopiné,  
Moins aux yeux de ce Peuple il paroîtroit sincère.  
Tant de vertu ; Seigneur, est suspecte au vulgaire ;  
D'un Ennemi connu vous seriez plus haï.  
L'on craint jusqu'au pardon d'un Roi qu'on a trahi.

DENIS.

Laissons-là ces détours , & nomme mes victimes,  
Ou je punis en toi ton silence & leurs crimes.

DENIS LE J.

Ce que tant d'intérêts m'ordonnent de cacher,  
La mort même , Seigneur ne peut me l'arracher.

DENIS, aux Gardes.

Nous allons l'éprouver. Gardes , que l'on appelle  
Aretie & Dion.

DENIS LE J. à part.

Je frémis.

DENIS.

Non , rebelle ;  
Non n'attens plus de moi que haine & que fureur.  
De l'abîme où tu cours, rien n'égale l'horreur.

C'est peu de r'arracher ton secret ou la vie ;  
 De tes Bourreaux moi-même excitant la furie ,  
 Et déchirant ce cœur qui se ferme à mes yeux ,  
 J'y vais chercher ainsi ce secret odieux.

## S C E N E I V.

DION. ARETIE. DENIS LE TYRAN  
 DENIS LE J. GARDES.

DENIS LE TYRAN.

**D**ion, l'on me trahit. Jusqu'ici je veux croire  
 Qu'on dérobe à vos yeux une trame si noire.  
 Allez ; & prenez soin qu'avant la fin du jour  
 Tous les Chefs de l'Etat se rendent dans ma Cour  
 De la foi de ce Peuple, il me faut de tels gages.

DION.

A ses Sujets, un Roi demande des otages ?

DENIS.

Dion, à m'obéir qu'on soit exact & prompt ;  
 Et du Peuple & de vous, votre fille répond.



S C E N E V.

DENIS LE TYRAN. DENIS LE JEUNE;  
ARETIE. GARDES.

DENIS, *Mouvrans son fils.*

**V**ous, Madame, à son sort, si l'amour vous  
attache,

Arrachez de son âme un secret qu'il me cache.

Je veux, de ce complot, qu'il me nomme l'Au-  
teur.

Je lui cède, à ce prix, votre main, votre cœur :

Mais à se taire ençor, Madame, s'il s'obstine,

Aux plus affreux tourmens ma fureur le destine,

J'attends votre réponse : elle fixe son sort,

Et le met dans vos bras, ou le livre à la mort.



## SCENE VI.

DENIS LE J. ARETIE

ARETIE.

Qui nous a donc trahis?

DENIS LE J.

C'est moi.

ARETIE.

Vous?

DENIS LE J.

Je l'avoue.

Pour mon pere & pour vous moi seul je me dévoué.

ARETIE.

Non, vous ne mourrez point. Tout un peuple en fureur

Viehdra vous arracher à ce comble d'horreur ;  
Mon pere en ce moment l'anime à la vengeance.

DENIS LE J.

Vous me faites frémir. Quelle affreuse espérance ?  
Quoi, Madame, Dion auroit la cruauté ....  
Votre sang est garant de sa fidélité ;

ARETIE.

Il sçait que sans regret je le verrai répandre.  
Il fera son devoir.

DENIS LE J.

Je ne puis vous entendre.

Lui, vous sacrifier? Non, je connois son cœur.  
 Dion n'aspire point à ce barbare honneur  
 Qu'attache au Parricide une vertu farouche.  
 Plus que tout l'univers votre salut le touche;  
 Il songe à vous sauver, non à me secourir;  
 Et sans vous exposer, du moins je vais mourir.

## A R T I E.

Sans m'exposer? cher Prince? & puis-je vous sur-  
 vivre?

Voyez à quels tourmens votre trépas me livre!  
 Esclave dans des lieux souillés de votre sang,  
 Fléchissant sous la main qui vous perce le flanc,  
 Je soutiendrois l'aspect d'un Tyran que j'abhorre,  
 D'un Pere meurtrier de son fils que j'adore.  
 Non, si ce Peuple armé ne vient vous dégager,  
 Je sçaurai vous sauver, ou du moins vous vanger.  
 Tout est grand dans un cœur qui méprise la vie!  
 Si d'un mauvais succès mon audace est suivie,  
 Une mort secourable est prête à m'obéir;  
 Et le poison du moins ne sçauroit me trahir.

## D E N I S L E J.

Le poison :

## A R T I E.

C'est l'appui qu'a choisi ma prudence,  
 Par tout il m'accompagne, il soutient ma confi-  
 tance;  
 Et dans ce lieu funeste où rien n'est révé,  
 Il ménage à ma gloire un azile assuré.

## S C E N E V I I.

THEODORE. DENIS LE J. ARETIE.

ARETIE.

**T**héodore en ces lieux ? quelle audace est la  
vôtre ?

THEODORE.

Rassurez-vous ; je viens vous sauver l'un & l'autre.

( à part. )

Que ma fureur redouble à l'aspect de ces fers !

( Haut. )

Les Gardes sont gagnés ; ces murs nous sont ou-  
verts.

L'on n'attend plus que vous, & nos braves Cohortes  
Vont, au premier signal, s'avancer vers ses portes ;  
Vous nous verrez, armant un bras déterminé,  
Presser de toutes parts le Tyran étonné ;  
Et plus notre valeur se fera vu contraindre,  
Plus, en rompant sa chaîne, elle devient à crain-  
dre.

Mais l'on veut, avant tout, vous mettre en li-  
sotté,

Et voir, loin de ces murs, le Prince en liberté,  
Profiter des momens.

Allons, Prince.

DENIS LE J.

Ah ! Madame,

Pouvez-vous m'inviter à cette fuite infame ?

Et toi, coupable Chef de ces Séditieux,

Oses-tu sans frémir te montrer dans ces lieux ?

THEODORE,

Votre mort s'y prépare.

DENIS.

Apprends à tes complices

Que je sçais préférer les plus affreux supplices,

À l'horreur de chercher mon salut dans leurs bras :

Mais je puis vivre assez pour punir des ingrats.

THEODORE.

Vous vous perdez, Seigneur, sans sauver votre père.

ARÉTIE.

Va, ne consulte point son aveugle colere :

Hâte-toi ; dans une heure il n'en sera plus temps.

Tu vois de sa vertu des témoins éclatants ;

Le courroux qui l'enflame en est un gage infame :

Refusant vos secours, il n'en est que plus digne.

THEODORE.

Pour lui, nous allons tous prodiguer notre sang.

DENIS LE J.

Cruels ! De tout le mien, épuisez donc mon sang.

Oui, c'est par moi que doit commencer le carnage.

Tant qu'un souffle de vie animera ma rage,

60 DENIS LE TYRAN,  
Mon corps tout déchiré, s'opposant à vos coups ;  
Sera, pour votre Maître, un rempart contre vous.

THEODORE.

Madame, suivez-moi loin de ce lieu funeste.  
Dion qui vous attend, disposera du reste.

DENIS LE J.

Non, Madame, arrêtez ; je n'y puis consentir.

(à Théodore.)

Pour toi, de ce Palais, traître, tu peux sortir.  
Mais va dire à Dion, qu'en ces lieux retenuë,  
Pour le sang d'un rebelle Aretie est connuë ;  
Qu'il la perd, s'il éclate ; & qu'au premier signal  
Tout son sang va couler sous le couteau fatal.

ARETIE.

Va, ne crains rien. Denis n'a rien appris encore.  
Son fils sçait mon secret ; mais apprends qu'il  
m'adore.

Il mourroit mille fois avant de m'exposer ?  
Et sur lui, de ma vie, on peut se reposer.

---

## SCENE VIII.

DENIS LE J. ARETIE.

DENIS LE J.

**O** Conseil qui m'outrage, & qui me désespère !  
Qu'a résout à mes yeux la perte de mon Père,



TRAGÉDIE. 11

Et vous me méprisez au point de vous flatter  
Que j'en serai témoin, sans oser éclater ?

A R E T I E.

Non ; je connois ton cœur. Plus verrueux que tendre ,

Jusqu'à trahir ton sang, tu ne sçaurois descendre.

Viens au fer du Tyran me voir tendre le sein ;

Viens accuser mon Pere , & sois mon Assassin.

Je mourrai de tes coups, sans regret, sans murmure ;

Et tu dois immoler l'amour à la nature.

D E N I S L E J.

Barbare ! Poursuivez sus ce sensible cœur ,

Que vous conoissez bien votre pouvoir vainqueur !

Cependant, si Dion poursuit son entreprise ,

A charger les mutins, si le Roi m'autorise ,

Et si dans ma fureur leur Chef enveloppé ,

Vient tomber à vos pieds du coup mortel frappé...

A R E T I E.

Non, ne te flatte point qu'en ce moment terrible

Je sois de vos périls le témoin insensible,

Tu me verras, bravant & le fer & les feux,

Pour suspendre vos coups voler entre vous deux,

Animant nos amis à sauver leur Patrie ,

Et dans mes bras sanglants enchaînant ta furie :

Je retiendrai ta main ; & pour la dégager ,

Dans ce cœur qui t'adore, il faudra la plonger.

---



---

 SCENE IX.

DAMOCCLES, DENIS LE J. ARETIE  
GARDÉS.

DAMOCCLES.

**L**E Roi se lasse enfin d'attendre une réponse ;  
Madame : & par ma voix , Seigneur , il vous annonce  
nonce  
Qu'il faut à ses genoux aller tout dévoiler ,  
Ou nous suivre.

DENIS LE J.

Marchons.

ARETIE.

Allez-vous l'immoler ?

---



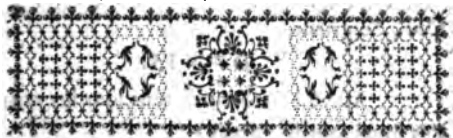
---

 SCENE X.

ARETIE, seule.

**C**ourons vers le Tyran ; & s'il ne le dégage ;  
Si l'Arrêt est porté , n'écoutons que ma rage.  
Pour sauver mon amant , pour sauver mon Pays ;  
Dieux ! s'il faut que je meure , ordonnez , j'obeis.

*Fin de la quatrième Acte.*



## ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

DENIS LE TYRAN. DAMOCLES.  
GARDES.

DENIS.

**Q**ui le croiroit ? Le Peuple a le grand art de  
seindre ?

DAMOCLES.

Qu'importe ? Il obéit.

DENIS.

Il cesse de se plaindre ;

Il veut donc éclater ? Ses murmures, ses cris,  
Bien moins que son silence, étonnoient mes esprits.  
Un calme si profond nous annonce l'orage.

DAMOCLES.

De la foi de Dion, n'avez-vous point un gage ?  
Vous sçavez son crédit sur les Chefs de l'Etat :  
Fiez-vous à ses soins.

DENIS.

Il étoit au Sénat ?

64 DENIS LE TYRAN,  
DAMOCLES.

Oui, Seigneur.

DENIS.

Mes soldats font-ils tous sous les armes?  
Les murs sont-ils gardés?

DAMOCLES.

Oui. Soyez sans allarmes.

DENIS.

Il n'est point de remparts contre la trahison.  
*aux Gardes.*

De mon fils, avec soin, qu'on garde la prison.

DAMOCLES.

Si tout vous est suspect, Seigneur, quelle indolence,

De votre fils, encore enhardit le silence?

Pourquoi ne pas forcer sa bouche à cet aveu?

DENIS.

Laissons-lui son secret; il m'intéresse peu.  
J'ai découvert sans lui l'auteur de cette intrigue.  
C'est Dion.

DAMOCLES.

Contre vous, le Perfide se ligue?  
Cependant il est libre!

DENIS.

Attendons son retour.

DAMOCLES.

Votre fils l'autorise, & voit encor le jour?

DENIS.

Oui, tel est mon malheur, qu'il faut les laisser  
vivre.

Il n'est pas temps encor que la mort m'en délivre:

Mais à ma sûreté dès qu'ils auront servi,

Mon courroux choisira l'instant d'être assouvi.

Tourner à nos desseins tout ce qui les traverse,

C'est la vertu des Rois, c'est l'art où je m'exerce.

S'il se sent poursuivi, Dion peut m'échapper.

Laissons-le se flatter qu'il a sçu me tromper.

Foible & timide encor, tandis qu'elle est voilée,

La révolte ose tout dès qu'elle est décelée.

Et si ma foudre, Ami, ne part avec l'éclair,

Elle éclate en mes mains, ou s'égare dans l'air.

L'Art de dissimuler est, sans doute, pénible:

Mais il m'est nécessaire en ce moment terrible.

N'opposons qu'Aretie à tous mes ennemis.

Dion tremble pour elle; elle craint pour mon fils.

Enchaînons l'un par l'autre, & regnons par la  
crainte.

De douleur & d'effroi moruellement atteinte,

Aretie attendoit l'instant de me parler.

*aux Gardes.*

Je suis tranquille enfin; & l'on peut l'appeler.

Quand un Roi soutient mal ce qu'il ose entrepren-  
dre,

Ce n'est qu'à sa foiblesse, Ami, qu'il faut s'en pren-  
dre.

*( voyant venir Arétie. )*

Vois-tu comme l'orgueil a fait place à l'effroi ?  
Laisse-moi profiter du trouble où je la voi.

## SCÈNE II.

ARÉTIE. DENIS LE TYRAN.  
GARDÉS.

ARÉTIE.

**D**ANS le doute cruel dont je suis déchirée,  
Puis-je lever sur vous une vue assurée ?  
Et n'offrirez-vous point à mes regards tremblants  
D'un Parricide affreux les vestiges sanglants ?  
Ce détestable Arrêt, dont frémit la nature,  
De vos fureurs, sans doute, a comblé la mesure ?  
Votre fils ne vit plus ?

DENIS.

Il vit ; mais aujourd'hui,  
N'avez-vous à trembler, à frémir que pour lui.  
Vous pâlissez, Madame, & sur votre visage  
Je crois lire le nom de l'ingrat qui m'outrage ?

ARÉTIE.

De vos cruels soupçons, comment ne pas trem-  
bler ?  
Les plus justes, cent fois, s'y virent immoler.

TRAGÉDIE.

67

A tant d'infortunés ils tiennent lieu de crime,  
Que je crains, à mon tour, d'en être la victime!

DENIS.

S'ils sont pernecieux, ils sont fondés, du moins.  
Consultez vos frayeurs, elles en sont témoins.  
Vous n'aviez pas prévu que dans cette journée  
Où je vous couronnois des mains de l'hyménée  
Je pourrois, en Dion, reconnoître un ingrat.

A R E T I E.

Mon pere ! O Ciel !

DENIS.

Il est l'Auteur de l'attentat.  
Puissant par mes bienfaits, il médite ma perte !  
Mais je serai vengé ; sa trame est découverte.

A R E T I E.

Quoi ! Tandis que la fille est encor en vos mains,  
Que ma tête est garant ? . . . .

DENIS.

Tous vos détours sont vains,  
Madame ; il est coupable. Est-ce moi qu'on abuse ?  
Ses craintes, vos frayeurs, mon fils même l'ac-  
cuse.

Mon fils qui peut choisir entre vous & la mort,  
Veut mourir. Dion seul l'engage à cet effort.  
Cet ami, qu'à l'amour, qu'à la vie il préfère,  
Seroit sacrifié, s'il n'étoit votre pere.

Voilà donc les témoins que vous nous opposez ?  
C'est sur de tels garants que vous vous reposez ?  
Hé bien , n'écoutez plus qu'une aveugle furie,  
Et perdez un Héros , l'amour de sa Patrie.

Vous ne connoîtrez plus le trouble & la pitié ;  
Que faisoit naître en vous l'importune amitié.  
Qu'il meure ! Mais tremblez. Cet Arrêt détestable  
Va remplir tous les cœurs d'une rage implacable.

D E N I S.

Vous me bravez , Madame , & croyez m'étonner ;  
Non , la crainte jamais ne m'a fait pardonner .  
De ce Peuple insolent ses Chefs vont me répon-  
dre.

Mais c'est vous que je veux étonner & confondre ;  
Votre Pere & mon fils méritent le trépas.

Le premier est encor libre dans mes Etats ,  
Madame ; & c'est par lui que je vais voir calmée  
Une rébellion qu'il avoit allumée.

L'autre attend dans les fers sa grace ou son arrêt  
Ils vivent. Leur pardon & leur supplice est prêt.  
Je remets en vos mains & leur mort & leur vie.

Un mot les perd , Madame ; un mot les justifie.

A R E T I E.

Qu'allez-vous m'ordonner ?

D E N I S.

De me suivre à l'Autel

Un refus , à tous deux , porte le coup mortel.



## SCÈNE III.

DAMOCLES. DENIS LE TYRAN.

ARETIE. GARDES.

DAMOCLES.

**S**igneur, les Chefs du Peuple en ce lieu vont se rendre;

Dion est avec eux.

DENIS.

Ordonne-leur d'attendre;

Et qu'ils soient défarmés.

ARETIE. (*à part.*)

J'ai perdu tout espoir.

## SCÈNE IV.

DENIS LE TYRAN. ARETIE.

GARDES.

DENIS.

**D**écidez, de sa vie; elle est en mon pouvoir.

ARETIE.

(*à part.*)

Grands Dieux! A quel arrêt faut-il que je souf-  
crive!

(*haut.*)

Que votre fils soit libre, & que mon père vive.

70 DENIS LE TYRAN;  
Mais differez encor, Seigneur, de déclarer  
A quel prix.....

DENIS.

En secret, je vais tout préparer.

---

---

## SCÈNE V.

ARETIE, seule.

(après un peu de réflexion.)

Où, fais orner l'Autel, la victime est choisie:  
Dieux qui serez témoins de cette Fête impie,  
Pardonnez, si je fais servir à mes desseins  
Le gage solennel des sermens les plus saints.  
C'est au pied des Autels que doit périr le crime.  
Il n'est point à vos yeux de plus chère victime.  
Et que sont devant vous ces offrandes de paix,  
Ces vils Troupeaux, chargés des maux qu'ils  
n'ont point faits.  
C'est le sang des Tyrans sacrilèges & traîtres,  
Qui doit couler, grands Dieux! sous le fer de vos  
Prêtres:  
Nos vœux sont exaucés, quand l'Autel en est  
teint. ....  
Vains projets! Si sa tête échape à ma colere,  
Je livre à sa vengeance & son fils & mon Pere.  
Dieux! Dans ce grand dessein prêtez-moi votre  
appui.  
La mort ne pût jamais pénétrer jusqu'à lui.

A la trahison même il est inaccessible;  
 N'importe. Ayons recours à ce moyen horrible,  
 Contre la violence il doit être adopté.  
 Le crime même est juste en cette extrémité . . .  
 D'Ennemis du Tyran cette Cour est remplie;  
 A ce maître abhorré l'intérêt seul les lie :  
 Je puis en gagner un à force de bienfaits,  
 Pour se détruire entr'eux, les Scélérats sont faits;

## SCÈNE VI.

DION. A R E T I E.

D I O N.

**M**A fille, il faut cesser. Cette haute entreprise  
 A des tems plus heureux pour toi seule est remise.  
 Ce Peuple, à son salut, a préféré tes jours.

A R E T I E.

Et pourquoi l'informer du péril que je cours?  
 Quand il peut s'affranchir d'un cruel esclavage;  
 Est-il réms de trembler pour le sort d'un étranger?  
 Vous qui me connoissiez, mon Pere, doutiez-vous  
 Que d'un si beau trépas mon cœur ne fût jaloux?  
 Pensez-vous que ma crainte, à l'aspect du sup-  
 plice,

Vous raviroit l'honneur d'un si beau sacrifice?  
 Si votre sang en moi ne s'est point alteré,  
 Versé pour mon Pais, auroit-il murmuré?

72 DENIS LE TYRAN,  
Mourir pour ma Patrie, & digne de mon Pere;  
C'est, dans ce jour fatal, le seul bien que j'espere.

D I O N.

Instruit de ta vertu, je veux bien l'avouer,  
Au salut de l'Etat j'allois te dévouer.  
Mais mes pleurs m'ont trahi! L'invincible nature,  
Au cri de la vengeance, a mêlé son murmure.  
Prêt à frapper le coup, hélas! J'ai soupiré.  
A cet effort cruel, mon cœur s'est déchiré.  
De tes périls, le Peuple a jugé par mes larmes;  
Et j'ai vû tous les cœurs partager mes allarmes.  
Nos généreux Amis aiment mieux tout souffrir,  
Que d'exposer ton Pere à te laisser périr.

A R E T I E.

Leurs malheurs, quels qu'ils soient, ne sont point  
sans ressource;  
De leurs larmes encore on peut tarir la source,

D I O N.

Sur un si doux espoir, que ne puis-je compter!

A R E T I E.

Non, le Tyran . . . bien-tôt . . . n'est plus à  
redouter.

D I O N.

Il m'en coûteroit trop de braver sa colere.  
Ma fille est en ses mains; & j'ai le cœur d'un Pere.

A R E T I E

On peut vous épargner ces combats douloureux.  
Défenseur de l'Etat, Citoyens généreux,  
Vous,

Vous dont le sang coula pour la cause commune,  
 Quelle gloire a suivi votre noble infortune !  
 Mon Père, si malgré le sort qui les trahit,  
 Jusques sur l'Echaffaut la gloire les suivit,  
 Si, plein d'un saint respect, rappelant leur dis-

grace,  
 De leur sang, sur nos murs, on baise encor la  
 trace,

Quels honneurs obtiendrait celui, de qui la main  
 Auroit porté le coup qu'ils tenteroient en vain :

Ah ! Mon Père, pourquoi n'avons-nous qu'une  
 vie ?

Que ne peut-on, cent fois, mourir pour la Patrie ?

D I O N.

La joye est dans ses yeux, & l'effroi dans mon cœur !  
 Reviens à toi, ma fille, & calme cette ardeur.

A R E T I E.

Le desir de la gloire aiguillonne mon ame ;  
 Un Dieu remplit mon cœur, il l'éleve, il l'en-  
 flâme.

Que je me sens de force en cet heureux instant !



## SCENE VII.

DAMOCLES. DION. ARETIE.

DAMOCLES, (*bas à Aretie.*)**M**Adame, tout est prêt ; & le Roi vous attend.ARETIE, (*bas à Damocles.*)

J'y cours.

## SCENE VIII.

DION. ARETIE.

ARETIE.

**A** Dieu, mon Pere ; embrassons-nous.

DION.

Ma fille!

Ma chere fille !.... ô Dieux !

ARETIE.

C'en est fait , l'éclair brille.

La foudre va partir.

DION.

Je ne te quitte pas.

ARETIE.

Mon Pere , au nom des Dieux , ne suivez point  
mes pas.

---

SCÈNE IX.

DION, *seul.*

Quels adieux ! Quels transports ! Quelle audace intrépide !

Elle suit du Tyran le Ministre perfide !

A mes yeux en secret il sembloit lui parler.

Que lui veut-il ? Pourquoi la fait-il appeler ?

Contre lui cependant elle éclate en menaces ;

Elle croit même voir la fin de nos disgrâces.

Mais pourquoi ces adieux ? Ils me glacent d'épouvoi.

Il faut la suivre, il faut.....

---

SCÈNE X.

THEODORE. DION.

DION.

**T**heodore, est-ce toi ?

THEODORE.

Fui, fui loin de mes yeux, perfide !

DION.

De quel crime

Osés-tu m'accuser ? Quelle fureur t'anime ?

D. ij

75 DENIS LE TYRAN,  
THEODORE.

Esclave du Tyran, tu nous as tous trahis;  
Et tu vas devenir l'horreur de ton pays.  
Pour toi, nous différons de sortir d'esclavage;  
Pour toi, dans ce Palais nous venons en ôtage;  
Et tu nous y conduis, pour te voir.... J'en frémis.  
Lâche!

DION.

Je vous tiendrai tout ce que j'ai promis:  
J'en atteste les Dieux.

THEODORE.

Quoi! tu livres ta fille;  
Denis, par de saints nœuds s'unit à ta famille,  
Et tu viens nous jurer?....

DION.

" Ah! fors de ton erreur.  
Et le pere & la fille ont ces nœuds en horreur...!  
Nous subirions plutôt la mort la plus cruelle.

THEODORE.

Ta fille....

DION.

Est vertueuse, & je te réponds d'elle.

THEODORE.

Que dis-tu, malheureux!... Quoi! Sans t'en  
avertir?....

DION.

Si son cœur, à ces nœuds, avoit pu consentir,  
Avant de me couvrir d'une tache si noire,  
J'aurois percé ce cœur, j'aurois sauvé ma gloire.



TRAGÉDIE.  
THEODORE.

Viens, viens donc le percer aux yeux des Immortels.

La perfide... est...

DION.

Où? Parle.

THEODORE.

Aux Autels.

DION.

Aux Autels?

THEODORE.

O pere miserable! O crime! O ma Patrie!

DION.

Quel jour luit tout-à-coup dans mon ame attendrie?

THEODORE.

Fille indigne d'un sang & si pur & si beau!

Que ne l'as-tu plutôt étouffée au berceau?

DION, à part.

De ses tendres adieux voilà donc le mystère?

O mon ami!

THEODORE.

Dion, tu frémis?

DION.

Je suis pere.

THEODORE.

Non, tu n'as plus de fille.

D.ijj)

78 DENIS LE TYRAN,  
DION.

Elle est digne de moi ;  
Et sa seule vertu cause tout mon effroi.

THEODORE. ...

Elle épouse Denis !

DION.

Elle meurt, où nous vange.

O ma fille !

THEODORE.

Aux Autels, elle oseroit ? ...

DION.

Qu'entens-je ?

---

## SCENE XI.

PHILOXENE. DION. THEODORE.

DION, à *Philoxene*.

**A** Retie. ...

PHILOXENE.

Elle meurt.

THEODORE.

Elle meurt ?

DION.

Ah, grands Dieux !

PHILOXENE.

Amis, fuyez l'aspect d'un Tyran furieux.

TRAGÉDIE.

Il vient ; le désespoir dans ses yeux étincelle.

DION.

Ma fille ne vit plus ! Qu'il m'immole après elle.

PHILOXÈNE.

Non, le Tyran n'a point porté ce coup mortel.

Le sang de la victime avoit baigné l'Autel ;  
Dans les mains de Denis la Coupe étoit remplie ;  
Il boit , & la remet dans celles d'Arétie.  
L'on eût dit que la Joye & la Sérénité,  
D'un éclat immortel animoit sa beauté.  
Mais ses lèvres à peine ont touché ce breuvage,  
Sur ses yeux, tout-à-coup, se répand un nuage ;  
Et je la vois tomber sans force & sans couleur.

DION.

Allons la secourir, ou mourir de douleur.

---

SCÈNE XII.

PHILOXÈNE. THEODORE.

THEODORE.

**O** Sort digne d'envie ! O vertu que j'admire !  
Peuple, réveille-toi, la Tyrannie expire.

DENIS LE TYRAN.

---

SCENE XIII.

DENIS LE TYRAN. PHILOXENE.  
THEODORE. GARDES.

DENIS, à *Theodore & à Philoxene.*

**S**ortez.

---

SCENE XIV.

DENIS LE TYRAN. GARDES.

DENIS, *aux Gardes.*

**V**ous, qu'en ces lieux mon fils soit  
amené.

O vengeance ! O fureur ! Je suis empoisonné.  
Je reconnois mon fils. Sa main désespérée  
M'a fait boire la mort dans la Coupe sacrée.  
Sous quel voile imposteur marchoit sa cruauté !  
Monstre, digne de moi, tu m'as trop imité.  
Toi, qu'il a fait couler dans mes veines brûlantes,  
Poison, rends, s'il se peut, tes atteintes plus lentes.  
Mon supplice m'est doux, s'il peut se prolonger.  
O mort ! Affreuse mort ! Laisse-moi me vanger....  
Mon sang se glace.... Il vient..

## SCÈNE XV.

DENIS LE TYRAN. DENIS  
LE J. DION. GARDES.

DENIS LE TYRAN, à un Garde.

**F** Rappe . . . obéis.

DION.

Arrête.

Épargnez l'Innocent, Seigneur ; voilà ma tête.  
Aretie a tout fait.

DENIS.

S'il est vrai , c'est pour lui.

Que la mort aux Enfers les unisse aujourd'hui ?

( au Garde. )

Frappe . . . . .

( Il tombe entre les bras des Gardes. )

DION.

Arrête . . . . Il expire !

DENIS LE JEUNE se jettant aux genoux  
de son Pere.

Ah ! mon Pere . . . .

DENIS LE TYRAN, le poignard levé sur  
son fils.

Ah , Perfide ! . . . .

Je meurs.

**DENIS LE TYRAN, TRAGÉDIE.**

Ainsi le Ciel prévient un parricide.

Cher Prince! . . .

**DENIS LE J.**

Épargnez-moi ces secours superflus.

Dans ces momens cruels je ne me connois plus.

**F I N.**

---

J'ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier une Tragédie qui a pour titre : *Denis le Tyran*, & je crois que l'on peut en permettre l'impression, Ce 16. Novembre 1748.

**CABILLON.**

## PRIVILEGE DU ROY.

**L** OUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, Armes & Heaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartient, S A L U T : Notre bien-aimé le Sieur SEBASTIEN JORRY, Imprimeur-Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public une Tragedie qui a pour titre, *Denis le Tyran*, s'il Nous plaist de lui accorder nos Lettres de privilege pour ce nécessaires. A c e s c a u s s, voulant favorablement traiter ledit Sieur Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer sondit Ouvrage en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de six années consécutives à compter du jour de la date d'icelles : Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Sieur Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Sieur Exposant ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles : que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modèle sous le contrescel des Présentes.

que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens  
de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril  
1745. qu'avant de les exposer en vente, le manuscrit  
qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage  
sera remis dans le même état où l'Approbaton y aura  
été donnée, es mains de notre très-cher & féal Che-  
valier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France,  
Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite  
remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publi-  
que, un dans celle de notre Château du Louvre, & un  
dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier le Sieur  
Daguesseau Chancelier de France, le tout à peine de  
nullité des présentes, du contenu desquelles vous man-  
dons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant  
& ses ayant cause pleinement & paisiblement, sans  
souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêche-  
ment; Voulons que la copie des présentes, qui sera  
imprimée tout au long au commencement ou à  
la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée,  
& qu'aux copies collationnées par l'un de nos amis &  
Féaux Conseillers & Secrétaires foi soit ajoutée comme  
à l'Original. Commandons au premier notre Huissier  
ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution  
d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander  
autre permission, & nonobstant clameur de Haro,  
Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est  
notre plaisir. Donné à Paris le sixième jour du mois de  
Decembre l'an de grâce mil sept cent quarante-huit,  
& de notre Règne le trente-quatrième.

Par le Roy en son Conseil, SAINSON.

57582911











